Amicale des Anciens
du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins

26, Allée du chef d'Escadron de Guillebon - 75014 PARIS



Y COMME YSER

CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANÇAIS
D'EXTREME ORIENT



YSER N° 154 – AOUT 2005



1960 – Le président alors Capitaine de Corvette et la délégation du « Savoyard » aux festivités du 100ème anniversaire du rattachement de la Savoie à la France.



Minute de recueillement après dépôt de gerbe Lavorel, Reboul, Vilarem, L'Amiral Morel, Steffen en présence de Leroux notre fidèle porte drapeau.



Juin 2005 – La délégation des Anciens du RBFM au cimetière de Morette.

Le mot du Président

Dans le bulletin n° 153 d'**Yser**, je m'étais montré optimiste et bien décidé à faire rebondir l'Amicale malgré le vieillissement de nous tous, la désespérance de certains durant ces derniers mois marqués par la démission de notre Président VILAREM qui semblait éternel, quoique accablé par l'état de santé de son épouse puis par son décès.

Et bien, avec le concours de tous ceux qui croient encore à notre avenir, nous avons réussi à faire vivre à quelques anciens trois jours de franche camaraderie, d'affectueuse amitié où nos souvenirs ont été confrontés à des moments glorieux de notre histoire, mal connus de beaucoup, au milieu des beaux paysage de la Savoie.

La cérémonie simple et émouvante au cimetière de Morette où le récit des combats des Glières par le Vice-Amiral (CR) Philippe Morel, fils du héros de ce maquis, fut suivi d'un dépôt de gerbe et d'une vibrante « Marseillaise » chantée à pleins poumons par les anciens de RBFM en hommage à ceux de nos camarades du Régiment, à ceux des Glières et à tous ceux qui ont donné leur vie pour la libération de la France, fut le point fort de notre rassemblement.

Pour être dignes de nos morts de tous horizons et les faire connaître aux générations suivantes nous devons nous réveiller et accomplir sans cesse notre devoir de mémoire et ne pas oublier l'Amiral Maggiar à qui nous devons tant.

C'est pour cela que j'avais choisi Annecy où en mai 1960, à la tête d'une délégation de 30 hommes de mon équipage, j'avais passé trois jours inoubliables organisés par les autorités locales et les anciens marins d'Annecy, à l'occasion du 100ème anniversaire du rattachement de la Savoie à la France, mis à profit pour faire parrainer l'Escorteur Rapide « LE SAVOYARD », que j'avais l'honneur de commander, par cette province profondément française bien que plus récemment que d'autres sous drapeau tricolore. Les hommes de cette province sont des hommes d'élite et les Bataillons de Chasseurs Alpins sont fiers de leurs traditions et de leur prestige. Grâce à ces vertus, la Résistance en Savoie et dans les Alpes fut pure et dure, faite par des hommes désintéressés, prêts au sacrifice suprême sans esprit partisan.

LES PARTICIPANTS

Dès le mois de janvier, nous savions qu'un certain nombre de nos Amicalistes ne pourraient se joindre à nous, vu leur état de santé ou celui de leurs épouses, ou en raison de réunions familiales. Ce fut le cas pour Vaury, Vatelot, Sciard, Brevard, Lequeux, Vilette, Richard, Blanc, Merz, Molle, J.Y Laurent, Lacoin, Tardy, Mesdames Beuque, J. Laurent, Allongue, Hinden, Brunet, et d'autre que je connais mal. Quant à la fidèle équipe du 4°/Indo, chère à mon cœur, Douard, Lachaud, Simonin, Dambry, Menguy, elle devait déclarer forfait.

Nous étions arrivés à un total encourageant de 38 lorsque les derniers jours, vu l'état de santé ou la nécessité d'opérer, nous privèrent de Guinchard, de Cozic et son épouse, de Cadiou, de Durville et son épouse. L'absence de Durville, chef du 3° Peloton du 4° Escadron, champion du Régiment, nous peina beaucoup. Enfin, Seguin et son épouse durent s'abstenir en raison d'un deuil familial brutal.

Que les lecteurs d' **Yser** se rassurent, les mal portants, les opérés vont mieux ou bien.

Finalement, restèrent en liste :

- Notre président d'honneur Vilarem
- l'Amiral Reboul, Président et Mme
- Pineau et Mme
- Moreau
- Capot et Mme
- Loiselet et Mme
- Le Roux (notre porte drapeau)
- Cluzel
- Vaquette Frères

Steffen et Mme Perdriat
Mme Angiboust
Mme Dumont
Mme Ory
Mme Payen
Mme Delmas
Mme Wilette
(Vve d'un artilleur de la 2° DB) ayant sympathisé avec Mme Delmas s'est jointe à nous.

Nous eûmes le plaisir de l'appoint de Barnaud (2°F/3) qui, malgré ses efforts, fut devancé à Berchtesgaden par un élément du Tchad, et qui passa la journée du 8 avec nous.

De même, la participation au déjeuner sur la « Libellule » de Passaquet, qui bien que très handicapé depuis 3 ans, vint en auto accompagné de son épouse et de sa fille de saint Amour (Jura) pour rencontrer ses vieux copains, dont Steffen et Vilarem, son chef de peloton, fut un moment fort de cette journée. Grande émotion et joie des camarades de l'ancien chef de char du « JEAN BART » qui en Normandie fut le premier à épingler un « Panther » à notre tableau de chasse. Courage et meilleure santé et merci à la famille de t'avoir amené à notre rassemblement.

Di Sandro (4° Indo) avait prévu de passer une journée avec nous en redescendant de Bourg Saint Maurice où annuellement il retrouve ses camarades douaniers de cette subdivision qu'il commanda comme capitaine dans les années « soixante ». Surpris par des symptômes cardiaques anormaux chez son épouse, il partit à 5 heures du matin de Bourg St Maurice pour pouvoir passer à St Jorioz, avant notre départ en excursion pour embrasser le Président et son épouse et continuer sur Fontvieille.

Enfin, De Geronimi et un de ses camarades de l'Amicale des Fusiliers marins commandos (section de Lyon) nous ont rejoint le 8 au matin et ont passé la journée avec nous, répondant à l'invitation de notre Président et nous avons été heureux de ce rapprochement.

PROGRAMME PREVU ET REALISE (PRESQUE)

Mardi 7 juin 2005 :

Transfert en autocar depuis la gare SNCF d'Annecy jusqu'à St Jorioz. Hôtel « Les Châtaigniers » - Kir d'arrivée, dîner et logement.

Mercredi 8 juin 2005 :

Petit déjeuner à l'hôtel (excellent, copieux, varié, style buffet) – Matinée consacrée à la visite guidée de la vieille ville d'Annecy (Château et Palais de l'Isle).

La guide est en retard pour des raisons valables et il lui sera pardonné (nous intervenons dans ce sens auprès de l'agence car elle est très charmante et très érudite). Nous rattraperons le temps perdu en inversant le sens de la visite, ce qui nous évite la montée à pied au château.

Le château, ancienne résidence des comtes de Genève et des ducs de Genevois-Nemours, branche cadette de la maison de Savoie, fut commencé au 12° siècle – Tour de la Reine. Plusieurs fois ravagés par le feu puis laissés à l'abandon au 17° siècle, les bâtiments servirent de caserne jusqu'en 1947 ; Depuis, acquis par la municipalité, ils ont fait l'objet d'une heureuse restauration.

Nous redescendons à pied à travers le vieil Annecy vers les quais de Thiou et le très pittoresque Palais de l'Isle. Visite de la prison où furent incarcérés les résistants des Glières. Puis embarquement pour un déjeuner-croisière à bord du « Libellule », pendant lequel nous découvrîmes le lac d'Annecy et ses alentours.

Débarquement et reprise du car pour la visite commentée du Musée de la Cloche : découverte de cet artisanat vieux de plus de 5000 ans, grâce à une vidéo qui montre la fabrication et la coulée d'une cloche de 20 tonnes. Durant la visite, découverte de l'histoire exceptionnelle de la plus grosse cloche du monde (33 tonnes).

Reprise de l'autocar pour l'ascension du Col de la Forclaz. Du belvédère (1150m), on découvre une vue plongeante sur le lac d'Annecy ainsi qu'un vaste panorama sur les Bauges environnantes ainsi que les crêtes de la montagne du Vuache et du Jura méridional (un « must » dans la journée).

Retour à l'hôtel en fin de journée, dîner et logement.

Jeudi 9 juin 2005 :

Petit déjeuner à l'hôtel. Départ à 8h30 en direction du Col des Aravis. Arrêt à la nécropole militaire de Morette où sont enterrés 105 combattants du maquis des Glières.

Le plateau des Glières à 1400 m d'altitude a été organisé et mis en défense par le lieutenant Tom Morel, ancien du 27° Bataillon de chasseurs alpins, quelques officiers et sous-officiers autour desquels se sont rassemblés dès fin 1943 tous ceux qui voulaient résister à l'occupant allemand, réfractaires au STO, volontaires pour le combat, républicains espagnols qui, quoique d'origines bien diverses, sont venus se grouper autour d'un chef prestigieux, remarquable officier, être de lumière et entraîneur d'hommes.

Le choix des Glières vient de la topographie de la région. Ce vaste plateau représentait un terrain idéal pour les parachutages massifs d'armes en vue d'armer la résistance savoyarde et alpine au moment des débarquements en France. Au total, 465 hommes vivront pendant des mois dans des conditions très difficiles du fait de l'altitude, du froid, des restrictions alimentaires.

Des parachutages ont eu lieu mais les résistants sont trop peu nombreux pour tout récupérer et interdire l'accès du plateau aux forces de la milice. Tom est lâchement assassiné au cours d'une rencontre avec le chef des miliciens ou des GMR en vue d'échanger des prisonniers pour éviter que des résistants soient jugés comme terroristes. Le Capitaine Anjot lui aussi chasseur alpin prendra sa suite. Les attaques de la milice ont été infructueuses, les Allemands prennent la suite avec une division de montagne, de l'artillerie lourde, des stukas. Malgré une résistance acharnée, les hommes des Glières ne peuvent colmater tous les points d'accès à ce vaste plateau, c'est une retraite héroïque au prix de 250 tués ou prisonniers.

Une féroce répression sévit, mais la résistance n'est pas abattue. Elle réoccupera le plateau quelques semaines plus tard et ceux des Glières unis avec les maquis voisins vont libérer le département de Haute Savoie par les maquis seuls.

Descendus du car, nous retrouvons le Vice-Amiral (CR) Philippe Morel, un des fils de Tom et M. Lavorel, Président des anciens marins d'Annecy dont le père était "Président lors du parrainage du « Savoyard » en 1960. Nous nous dirigeons en colonne assez bien ordonnée, drapeaux en tête avec Cluzel qui porte la gerbe cravatée aux couleurs du RBFM, vers la plate-forme où s'élève la stèle qui se détache sur les crêtes voisines. L'Amiral Morel nous expose les raisons du choix des Glières, nous fait revivre la tragédie qui s'y déroula, dominée par la figure de son père Tom, dont la devise était « *Vivre libre ou mourir* ».

Puis dépôt de gerbe par Vilarem, Reboul, assistés de Steffen en présence de l'Amiral Morel et de M. Lavorel. Minute de recueillement puis l'Amiral fait entonner une vibrante Marseillaise. L'émotion est à son comble. On chante la marche de la DB. Photo souvenir. Visite du Musée de la Résistance et des Glières dans un chalet savoyard du XVIII° Siècle reconstitué.

Nous nous séparons de l'Amiral Morel qui habite l'Isère dans la maison de famille et ne peut dîner avec nous. Lavorel sera des nôtres.

Nous reprenons le car en direction du Col de la Croix-Fry où nous faisons un très bon déjeuner (un de plus) puis route vers le Col des Aravis où le Mont Blanc ne voulut pas se décoiffer devant les anciens (ceci explique le « presque » du programme).

Retour par Megève, arrêt court, la station est en sommeil en cette saison.

Retour à l'hôtel où nous attend un bon dernier repas, champagne prélevé sur les restants de cave du trésorier. Nous avons invité Monsieur Lavorel et son épouse. Ce sont eux qui nous avaient aiguillés sur les voyages Dunand et l'hôtel des Châtaigniers dont nous n'avons eu qu'à nous louer.

Nous nous séparons sur une dernière marche de la DB et un « *au revoir mes frères* » toujours émouvant.

Vendredi 10 juin 2005 :

Petit déjeuner à l'hôtel. Séparation – Transfert en car à la gare d'Annecy.

CONCLUSION :

Les lettres reçues depuis montrent bien une grande satisfaction pour ce rassemblement monté très rapidement après Strasbourg. La météo nous a gâtés. Nous n'avons eu qu'à nous louer des Voyages Dunand qui avaient pris en main toute l'organisation selon nos directives. L'hôtel était très bien, avec le bémol pour l'exiguïté de certaines chambres, le personnel très aimable et très disponible ; la direction familiale nous a fort bien soignés dans un décor fleuri et ensoleillé.

Peut-être pourrions-nous éviter que dans le programme des repas servis à l'extérieur soient trop semblables à ceux de l'hôtel ou trop copieux. Chauffeur excellent et bon guide, même si parfois un peu trop bavard.

Certains d'entre nous n'avaient qu'un regret, que le rassemblement ne dure un jour de plus.

En tout cas, il semble qu'il y ait des volontaires pour Toulon en mai 2006 en liaison avec l'Amicale des Fus-Ma-Cdos, en toute indépendance, même si certaines cérémonies ou excursions peuvent s'organiser en commun.

HOMMAGE A NOS MORTS

LOUAIL Maurice — 1° Fr/4
Décédé le 19 février 2005, selon information de son épouse.

LE CACHEUX Louis — 2° Fr
Décédé le 18 avril 2005 à Saint Germain en Laye, selon information tardive

DE SIVRY Renaud — S/Lt au 3 Fr/2,
Décédé le 29 mai 2005. Ses obsèques à Paris en l'église de St Jacques de Haut Pas, rue St Jacques, furent suivies par de nombreux anciens du RBFM. Il sera inhumé à l'île d'Yeu. De Sivry avait été l'adjoint de Lacoin au 2° Peloton du 3° Escadon.

Aux familles de nos chers disparus, nous présentons nos condoléances attristées et les assurons que leur souvenir ne s'éteindra pas.

BAHEUX

La mort au combat d'André BAHEUX a été évoquée dans **Yser 153**.

Les cérémonies remarquables organisées par la mairie de Portel et les anciens de l'Aéronavale du Nord – Pas de Calais furent grandioses. Une très belle plaquette a été éditée à cette occasion avec nombreuses photos retraçant la vie de notre camarade. Elle rend honneur au Régiment. Ci-joint la photocopie de la page de garde de cet opuscule de 15 pages dont le président était destinataire.

DECORATIONS

SALIBA Marcel : Ancien quartier maître mécanicien à l'EHR a été promu Chevalier de la Légion d'Honneur.

Chaleureuses félicitations et merci à MOREAU qui épluche le J.O.

Nous apprenons avec plaisir l'attribution de la Médaille Militaire à POSTEL Lucien EHR/France et à BOOGAËRTS Pierre, 4° Fr/1.

Vives félicitations à ces deux camarades dont les états de service sont enfin reconnus.

LE PORTEL

Dimanche
13 mars 2005



Hommage à André Baheux

Mort pour la France

1er novembre 1944

Cette cérémonie a été voulue, pour que survive l'âme du Régiment Blindé de Fusiliers Marins,

... en souvenir de tous les marins entrés dans la foule anonyme des Français qui ont laissé leur vie pour la liberté de la France,

... en souvenir de tous ceux qui sont restés sur la longue route parcourue depuis tant d'années,

et qui n'ont pas connu la joie de la Victoire !...

8

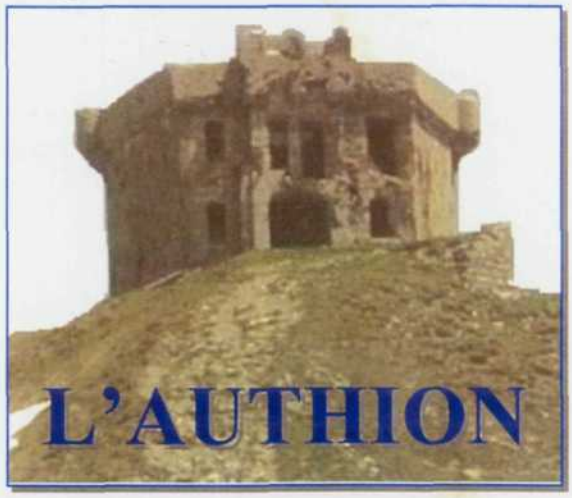
SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE

DAKAR
GABON
BIR HAKEIM
EL ALAMEIN
TUNISIE

PROVENCE
TOULON
LYON
AUTUN
VOSGES
ALSACE
AUTHION

12 AVRIL 1945
22 JUIN 2005

Le 1er Régiment de Fusiliers Marins écrit avec son sang, une nouvelle page de gloire



Le 9 Avril 1945, le Général de Gaulle à Nice, annonce l'offensive sur l'Authion et la Roya
Le 15 Avril 1945, les français enlèvent l'Authion au prix de 274 tués et 644 mutilés ou blessés



L'Opération « CANARD »



Le 10 Avril 1945, l'opération « Canard » est lancée; l'attaque de l'Authion à plus de 2000 mètres d'altitude, dont la 4ème Brigade du Colonel Delange est chargée. Deux actions secondaires sont prévues : l'une au Sud, menée par la 2ème Brigade du Colonel Gardet, doit s'emparer du Col de Bruis, de la Tête-du-Bosc et si possible de Breil ; l'autre au Nord-Ouest, menée par le 3ème RIA du Colonel Lelaquet, vise l'arête du Mercantour offrant des possibilités de pénétration en Italie.

L'attaque frontale violente, sur des pentes enneigées, balayées par les tirs rasants d'armes automatiques provenant des ouvrages de la crête, dirigée vers La Force et le camp de Cabanes Vieilles, sera menée par le Bataillon d'Infanterie de Marine du Commandant Magendie et le Bataillon de Marche n° XI du Capitaine Brisbarre, renforcés de l'Escadron de chars du 1er Régiment de Fusiliers Marins du Capitaine de Corvette Barberot. Ils seront appuyés par un détachement d'assaut, armé en lance-flammes, du Lieutenant-Colonel Lichwitz, Médecin personnel du Général de Gaulle.

Le 11 Avril, l'étau se resserre sur l'Authion. Les troupes sans ravitaillement en vivres, par un froid glacial, au contact étroit de l'adversaire, au milieu des morts qui n'ont pu être évacués et que les obus de mortiers hachent ; conserveront la partie sud de l'éperon.

Le 12 Avril marque le succès définitif de l'opération malgré de dures réactions de l'ennemi et de fortes pertes. Le Colonel Delange décide d'attaquer avec le BM 11 Plan-Caval et la pointe des Trois-Communes qui culmine à 2082 mètres d'altitude. Sur ce sommet se dresse un donjon pentagonal d'environ quinze mètres de hauteur, entouré d'un fossé large et profond ; ses murs épais sont percés de deux rangées de meurtrières. Les embrasures sont aussitôt prise à partie par les canons de la compagnie anti-chars. Soudain le char du Lieutenant de Vaisseau Hautière, qui sera tué lors de l'engagement, fonce en direction du fort, s'arrête de temps en temps pour tirer, gravit la route en lacets, arrive au donjon. Les voltigeurs qui avaient pris place sur le char débarquent, et les Allemands craignant une attaque au lance-flammes, se rendent, démoralisés. L'Authion est à nous, 150 prisonniers sont entre nos mains.

Le 13 Avril les opérations reprennent en direction de Tende. Le BM 21 appuyé par les chars du 1er Régiment de Fusiliers Marins progresse sur la route qui conduit à l'Arbouin et occupe successivement le Mont Giagiabella, la Maune, la Baisse puis la pointe de Ventabren, mais se trouve sérieusement accroché devant la Déa.

Le 14 Avril, le 3/13 entre en ligne, dépasse le BM 11, mais est arrêté dans sa progression à 1200 mètres de La Béole par des feux violents de mortiers, d'artillerie et d'armes automatiques.

Le 15 Avril la division progresse dans tout le secteur et, en fin de journée, toute la chaîne principale du massif de l'Authion est entre nos mains, ainsi que la vallée du Caïros, La Caussega, La Béole, l'Arbouin, la cime de Bosc et la Croix de Cougoule. Brouis et Breil sont pris.

Le Général Gras écrira « La conquête de l'Authion s'achève ainsi sur le spectacle d'un char conduit par des marins s'emparant d'une redoute au sommet d'une montagne à 2000 mètres d'altitude ».

Ayons une pensée fraternelle pour G. Mocquet, V. Truchi, F. Moschetti, L. et C. Roux-Guisto, F. Maria, JB Mazzo, B. Martel, C. Roubaudi, B. Otto-Bruc, B. Ventresca, R. Gioval et R. Maugger, jeunes civils résistants, fusillés par les Nazis. Certains corps ne furent retrouvés que cinq mois après la fin des combats.

61ème ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION DE PARIS

Le RBFM était représenté par Raymond Leroux son porte drapeau, accompagné de Maurice Moreau, Lucien Cadiou, Maurice Capot et Lucien Guinchard. La cérémonie s'est déroulée sous une pluie battante, mais nos cinq braves « ont tenu ». Nous les en remercions très chaleureusement.

François Vilarem notre président d'honneur comptait parmi les invités.

AUTRES COMMEMORATIONS

La Section PACA des Fus-Mar-Cdos avait organisé une journée commémorative des 60 ans de combats de l'Authion auxquels participèrent la 1ère DFL en première ligne lors de l'assaut final, le 1er RFM qui s'empara de la fameuse redoute à plus de 2000m d'altitude.

Cette journée du 22 juin très bien organisée à partir de Toulon en particulier réunit beaucoup d'anciens de la 1ère DFL et du 1er RFM.

L'Amiral Reboul, invité, s'y devait d'y assister en tant que Fus marin et en tant que Président de notre Amicale rendant ainsi hommage a nos camarades du 1er RFM, tombés au combat.

Page suit photocopie de la très belle plaquette éditée pour la circonstance.

RAPPEL

Hélas, **YSER** ne peut pas seulement rappeler des souvenirs, il lui faut vivre. Pour cela, n'oubliez pas de payer vos cotisations, surtout si vous êtes en retard et à la lecture de ce bulletin, rédigez un chèque à l'ordre de l'Amicale et adressez-le à notre trésorier, Robert Pineau. Les retardataires qui majoreront leurs cotisations seront les bienvenus.

ANNUAIRE 2005

Mise à jour

NOUVELLE ADRESSE :

ANDRE MAUTIN	2 cour Jasmin 75016 PARIS Tél : 01 42 24 03 53

RECTIFICATION :

GILLIOT DELLATRE Claude	Lire	rue Loridan
Mme MAÏTRO Cyrius	Lire	194 av. Pablo Neruda
Mme ORY Denise	Lire	107 Bd. Lefebvre

PRECISER

LOISELET	4e F/3	Matelot radio	Tél : 02 31 93 33 00

AJOUTER

AVIGNON André	4e F/1	Q/mtre	5 rue de la Morande 17440 St MARIE DE RE
DUFOUR Marcel	3e F/2	Q/mtre Gabier	30 av Léon Bion 37240 LIGUEIL
Mme ESSNER Jeanne André	1er F/1	Q/mtre Fusilier	33 rue d'Eguisheim 68000 COLMAR
JURAMY Henri	1er/F PHR	matelot Cuisinier	24 rue de la Madeleine 17590 ARS EN RE
Mme PORTALUPI Yvonne Delphin	3e F/3	Q/mtr Gabier	12 rue Joseph Beard 74150 RUMILLY
SALIBA Marcel	EHR/F	Q/mtre Mécanicien	Tél 05 59 26 07 84
TARDY René	3e /INDO	Matelot Cisinier	Maison de retraite 21 av ALBERT Ier 14000 CAEN
NEGRAULT Marc	Ami		34 rue d'ARTIGES 86300 CHAUVIGNY

BIBLIOGRAPHIE

Le livre de MERZ « LE SUISSE ERRANT » est un monument relatant la vie de travail et de réussite de notre camarade, qui vaut la peine d'être lu.

Nous remercions Maurice MOREAU, qui n'a pas reculé devant la lourde et délicate tâche de résumer l'excellent ouvrage relatant « Les Glières ».

Si vous voulez achetez le livre lui-même GLIERES, par Louis Jordan Joubert – Association des Rescapés de Glières, BP 142 – Joubert, 74000 Annecy.

Prix de l'ordre : 23 € - Superbe document.

Autre livre « Lieutenant Tom MOREL » « Être de lumière et entraîneur d'homme ». Collection Lumière. Edition JUBILE. 12 €.

PROCHAINE REUNION RBFM

La vente de Charité de la DB n'ayant pas lieu cette année, le bureau de l'Amicale vous informe qu'il organise un déjeuner débat sur l'avenir de notre association le **Mercredi 19 octobre 2005** à PARIS, et espère que nous serons nombreux à nous retrouver au **BISTRO ST FERDINAND, 275 boulevard Péreire, 75017 PARIS** (rendez-vous 12h).

Métro : Porte Maillot à 150 mètres du BISTRO.

Parking : Entrée Place Maillot côté de la façade du Palais des Congrès à 200 mètres du BISTRO.

Aussi Autobus 73

Vous adressez vos inscriptions soit par lettre ou par téléphone à partir de 13 heures à MOREAU Maurice, 40 rue Fessart, 75019 Paris – Tél : 01 42 08 02 31 – **avant le 10 octobre 2005.**

Règlement sur place : 32 € par personne

La convivialité sera de rigueur comme d'habitude.

Amicalement à tous.

Glières

HAUTE-SAVOIE
31 JANVIER – 26 MARS 1944

Au printemps de 1944, le nom de Glières sortit brusquement de l'obscurité pour prendre place au premier rang des lieux sacrés de l'indépendance française. Jusqu'alors, les habitants de la vallée de Thônes eux-mêmes le connaissaient à peine.
Et voilà que, du jour au lendemain, Glières est devenu toute la vie de ce coin de Savoie, a occupé toutes les pensées, nourri toutes les angoisses. Le monde entier apprit le nom de ce plateau où passa la plus inégale des guerres. On du reconnaître alors que l'âme de la France n'était pas morte. Glières devint pour les hommes libres un symbole, pour les combattants un exemple et pour la Patrie une ferme assurance contre cinq cents jeunes Français à peine, à qui l'on venait d'apprendre le maniement des armes, il fallut une division allemande avec des mortiers, des canons et des mitrailleuses lourdes, avec des stukas surtout. Un contre vingt. Et les gars de Glières ont accepté cette lutte extraordinaire ;

Dès lors, en parler aujourd'hui, c'est rendre à la Résistance française le visage idéal qu'elle aurait mérité de toujours avoir. C'est rendre au maquis sa signification dans l'histoire de la conscience française.

Avertissement : JOUBERT qui fut un des principaux protagonistes de cette page d'histoire et son chroniqueur (livre "Glières" édité par ASSOCIATION RESCAPES GLIERES BP 142 ANNECY) étant décédé, c'est avec l'autorisation de l'Amiral MOREL, fils du lieutenant Tom MOREL, que nous avons prélevé de larges extraits de ce livre sans en altérer le dramatique climat de ces mois héroïques dont ce livre est un fidèle et poignant reportage.

Le maquis ainsi conçu, c'était tout un esprit ; et cet esprit s'exalta magnifiquement lorsque, sur le Plateau, les jeunes prirent conscience de leur mission et du sacrifice qu'elle exigeait : Il devint l'esprit de Glières. C'est là que fut le sens de l'aventure pour ceux qui l'ont vécue. Car Glières ne consistait pas seulement, en ce grand rassemblement de la résistance savoyarde au terme d'un patient effort militaire : Ce fut une expression plus vigoureuse de l'esprit qui animait les camps de l'Armée Secrète. La citadelle du Plateau prit la suite de ce maquis exemplaire dont nous venons de parler ; mais elle signifia aussi quelque chose de nouveau. Même discipline qu'auparavant, même vie rude, même activité militaire. L'ardeur combattive des réfractaires se haussa jusqu'à l'enthousiasme, l'appui des habitants devint une complicité à tout épreuve. L'esprit de Glières traduisit ce moment de particulière intensité dans les volontés et dans les cœurs.
Il était composé, à parts égales, de foi dans le salut de la France, de volonté de vaincre et de disposition au sacrifice ; c'est assez dire qu'il excluait jusqu'à la pensée d'une mesquinerie, d'une ambition ou d'une faiblesse. Il représentait, en un sommet que jusqu'alors nul n'avait atteint, l'incarnation la plus haute de l'esprit de la Résistance. Car, sur le Plateau, la Résistance avait à remplir une mission d'avant-garde ; pour la première fois elle s'affirmait au grand jour. A cette tâche sans précédent, devait correspondre une atmosphère extraordinairement pure. Un homme sut la créer : Le lieutenant Morel, que l'on appelait Tom. Sublimant tout ce que le maquis possédait de nobles traditions, il éleva les hommes au-dessus d'eux-mêmes et il sut, par le rayonnement de son caractère, cristalliser autour de lui cette synthèse des vertus maquisardes qu'il portait déjà en lui.
Soldat exemplaire, chef prestigieux, officier remarquablement doué, il transmit par les voies de l'exemple et de la sympathie, son enthousiasme, son esprit combatif, sa conscience rigoureuse et intransigeante. On avait vite fait de deviner en lui une santé morale imperturbable qu'il puisait dans sa vie spirituelle, un goût de l'effort et du sacrifice qui était l'expression pratique de sa foi, une sérénité intérieure qu'il alimentait dans une disposition à se donner tout entier.
"Vivre libre ou mourir" était la devise là-haut. "
"Nous sommes, disait Tom, le premier coin de France qui soit libre". Cette pensée procurait à tous une sorte de joie profonde mêlée de fierté ; mais par ce qu'elle supposait d'audace autant que par ce qu'elle comportait de symbolisme, elle dictait une attitude et elle allait bientôt exiger un dévouement suprême. Les hommes de Glières le savaient bien, lorsque, réunis autour du drapeau, ils avaient juré de préférer la mort à l'asservissement. N'était-ce pas pour cela qu'ils étaient montés sur le Plateau ? N'était-ce pas cela le sens de leur audacieux rassemblement ? Oui, l'esprit qui avait inspiré le choix de cette devise et qui en aménageait l'application dans une vie fraternelle, ce fut tout Glières.

LE MAQUIS A GLIERES

Au début de 1943, on pouvait croire la France livrée à l'ennemi sans recours possible. Le Service du travail obligatoire asservissait la jeunesse à l'âge où normalement elle s'entraîne à défendre la patrie. C'était un douloureux paradoxe. Beaucoup partirent, sous l'effet de la persuasion, de la timidité ou de la violence. D'autres refusèrent et entrèrent résolument dans l'illégalité : Ils "prirent le maquis".
Des centaines de jeunes Français choisirent donc l'aventure, cherchant asile loin des lieux habités. Les voilà au ban de la société, privés même d'une carte d'alimentation, voués à une vie difficile, traqués quelquefois, en tout cas jamais sûrs du lendemain. La Haute-Savoie en reçoit un grand nombre. La plupart des paysans offrent bien volontiers leur appui ; ils

accueillent les réfractaires dans leur chalet ou bien ils vont le soir leur porter très haut dans la montagne quelques provisions ; ils se méfient et ils agissent le plus possible en secret, car les sentiments ne sont pas encore unanimes. Les premiers maquisards peuvent ainsi s'installer grâce à l'initiative et aux dévouements locaux.

Le colonel Vallette d'Osia eut le premier à affronter le problème en Haute-Savoie. Il n'avait pas attendu l'entrée en guerre de la Russie, l'envahissement de la zone libre ou les inconvénients du travail en Allemagne pour penser à la résistance. Il fut de ces officiers qui n'estimèrent pas que l'ennemi de 1939 cessait de l'être en 1940 parce qu'il était vainqueur. Il conçut aussitôt l'armée d'armistice comme l'instrument de la revanche. Ses plans comprenaient deux parties : La première consistait à organiser en Haute-Savoie, comme ailleurs, une armée secrète, en dressant la liste de tous les hommes mobilisables de manière à prévoir des troupes de réserve qu'on appellerait le jour de l'insurrection. La deuxième partie de son programme visait à préparer l'armée d'armistice pour la tâche exacte qu'elle aurait à remplir contre un ennemi infiniment plus nombreux ; autrement dit, elle exigeait que fût mise au point une technique propre à chasser les Allemands avec les moyens limités dont on disposait. Ainsi recevait une première solution le problème qui fut celui de la résistance militaire : Comment faire la guerre et une guerre efficace quand on n'a plus une armée de ligne à opposer à l'immense force de la Wehrmacht.

Le 27è BCA d'Annecy devint alors, sous les ordres du commandant Vallette d'Osia, le centre d'une action clandestine systématique. Ainsi tout l'entraînement était orienté vers les tâches précises qui nous incomberaient ; chaque dispositif ennemi nouveau était immédiatement étudié ; on n'avait garde d'oublier l'attaque des convois ou des parcs à voitures et les divers coups de mains. C'est ce bataillon de chasseurs ainsi entraînés que devaient gonfler au moment voulu les effectifs de l'armée secrète.

L'envahissement de la zone libre remit en question l'essentiel de l'organisation précédente. Le 26 novembre, les Allemands entrent à la caserne Galber. Vallette d'Osia refuse de livrer le matériel qu'il avait fait cacher, disant qu'un soldat ne rend pas ses armes. Une demi-heure après, il passe dans la clandestinité. Désormais, la mobilisation qu'il avait préparée est possible. Il essaye d'établir un plan pour les Camps de Jeunesse et les Chantiers, mais il ne trouve pas assez de complicité. C'est alors que, suivant une nouvelle formule, il organise une armée secrète, celle que désormais on appellera l'A.S. Cette armée ne sera composée que de volontaires recrutés par contacts personnels. Les hommes sont groupés en sizaines, qui forment dans chaque village une trentaine, c'est-à-dire l'équivalent d'une section. Dans une petite ville ou un groupe de village, trois trentaines se réunissent en une centaine, ou compagnie. On escompte que, de cette manière, Annecy et chaque vallée de Haute-Savoie pourront fournir un bataillon en rassemblant trois ou quatre centaines. Pour équiper cette armée secrète, on puisera dans les dépôts d'armes clandestins constitués avant 1942. Mai peu à peu, ces dépôts disparaissent, livrés par des traîtres ou découverts par l'occupant. Il en restera seulement pour équiper une centaine d'hommes à Glières, l'année suivante. Le commandant Vallette d'Osia passe son temps à prendre liaison avec les organismes régionaux et interrégionaux de l'A.S., à chercher des moyens de subsistance, à mettre sur pied un S.R., à élaborer des plans pour les diverses hypothèses qui peuvent se présenter en Haute-Savoie. Telles sont les origines laborieuses d'une armée qui devait puissamment travailler au ravitaillement de Glières, en attendant de prendre une part décisive aux combats de la libération. Qu'on se dise bien que, sans elle, le maquis de la Haute-Savoie n'aurait pas eu la moitié de son rendement et que Glières n'aurait pas été possible.

Quatre mois à peine, après la dissolution de l'armée d'armistice, les premiers trains du S.T.O. partent pour l'Allemagne. Vallette d'Osia lit dans un journal : "En Haute-Savoie, des milliers de jeunes réfractaires se groupent sous les ordres de l'ex-commandant d'Osia". C'est bien cela, à une exagération près pour le chiffre. Mais cette tâche nouvelle ne va pas sans difficultés.

Déjà beaucoup de jeunes, au lieu de vivre isolés, se sont groupés spontanément dans les grottes, des cabanes, des granges ou des chalets inoccupés. Il faut entrer en contact avec eux, les gagner à un programme d'action militaire ; en fait, beaucoup préfèrent l'autonomie qui leur assure la tranquillité et la possibilité de travailler à leur compte. A ceux qui acceptent d'entrer dans l'Armée Secrète, il faudrait donner des cadres ; mais on en manque et l'on doit souvent laisser aux gars les chefs qu'ils se sont choisis. La première tâche de l'organisation consiste à égrener chaque groupe dans la montagne, à établir un réseau de sécurité, à assurer le ravitaillement. Tout est à faire à partir de rien. Il faut passer inaperçu, car, s'il y a bien des dévouements, l'hostilité est encore le fait de la police, sans parler de l'occupant italien. Dans cette période des premiers pas, il ne peut être encore question d'action directe contre l'ennemi, sauf en des coups de main nécessaires pour trouver les moyens de subsistance. Il s'agit avant tout de s'installer, de se préparer et de se défendre. L'été 1943 se passe, pour les maquisards, dans des conditions de vie pénibles ; les alertes sont nombreuses. En septembre, c'est le commandant Vallette d'Osia qui se fait arrêter ; son affaire est grave ; mais il réussit, malgré les menottes, à sauter par la fenêtre du train en profitant d'un moment où ses gardiens se sont assoupis. Il ne peut désormais travailler en Savoie et il part pour l'Angleterre.

POURQUOI GLIÈRES ?

Mais, dira-t-on, ce n'est pas parce que vous avez voulu, sur le Plateau, compléter votre préparation à la guérilla que Glières fut une application des principes de la guérilla. Sans doute, pour ceux qui se font de la guérilla une idée rudimentaire se réduisant à celles de mobilité et de décrochage, Glières contrevenait à toutes les règles. Nous avions simplement la volonté de jouer le rôle le plus large possible dans la libération, et nous étions prêts, pour cela, à inventer des solutions nouvelles sans cesse ajustées aux exigences de l'heure. Pour trancher d'un mot, Glières fut le moment où le maquis de Haute-Savoie dut renoncer partiellement et provisoirement à la guérilla pour pouvoir ensuite l'intensifier. Nous en avons assez dit jusqu'à présent pour faire comprendre que notre concentration sur le Plateau s'insère dans l'évolution du difficile problème de l'utilisation militaire du maquis : Ce fut une situation particulière créée dans l'histoire d'une guérilla par les exigences mêmes de cette tactique autant que par des évènements fortuits qui compliquèrent notre position. Pour comprendre le grand rassemblement du Plateau, il faut donc bien saisir l'originalité de notre situation en janvier 1944.

L'application de notre programme offensif exigeait non seulement une préparation proportionnée, mais des armes. Or, chacun sait maintenant que les armes manquantes ne pouvaient être que parachutées et que les parachutages étaient des opérations délicates et risquées. Avec l'enneigement, il était impossible de se rendre le soir même sur le terrain quelques heures après le message qui annonçait la livraison ; il n'était pas moins difficile d'évacuer le matériel dans la nuit suivante. La seule solution était de faire vivre les équipes sur le terrain pendant la lune, durant laquelle devait s'effectuer l'opération. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que, depuis quelque temps, les Allemands et les troupes vichyssoises semblaient s'être donnés pour tâche de détruire nos camps de Haute-Savoie. Comme un parachutage n'était pas une opération qui passait inaperçue, on ne pouvait l'envisager sans une forte défense du terrain. Le camp F.T.P. d'Evires, celui de la dent de Cruet, avaient été réduits avec brutalité ; le danger était sérieux. L'expérience montrait que les forces du maintien de l'ordre venaient facilement à bout des petits camps isolés ; il fallait donc se concentrer ; mais, d'autre part, on avait besoin de constituer un camp assez fort pour tenir pendant tout le temps nécessaire aux parachutages massifs que promettait le capitaine Cantinier, délégué de l'état-major interallié. C'était deux raisons impérieuses de nous grouper.

Tom, que j'eus la chance de rencontrer à Thônes le jour où fut donné l'ordre de rejoindre le Plateau, m'expliqua le problème d'une manière lumineuse. Devant les opérations de grande envergure déclenchées contre nous, il s'agissait de savoir, me dit-il, si nous voulions être ou ne pas être. Ne pas être était inadmissible : Cela signifiait qu'on dissolvait les camps, qu'on abandonnait les jeunes à leur sort, qu'on renonçait à recevoir les armes tellement attendues et maintenant promises. Se dérober ainsi, c'était préparer le plein succès des opérations de police et consacrer nous-mêmes la faillite de la résistance armée. Il fallait être, par conséquent ; mais comment ? C'est de ce débat qu'est sorti Glières. Laisser les camps isolés, sans armes, sans ressources, revenait à les livrer les uns après les autres. Alors fallait-il faire la guérilla, pour se défendre ? C'était impossible. Nous manquions d'armes suffisantes pour équiper chacun de nos camps ; la neige empêchait toute mobilité et toute vie de hasard, retardait les liaisons, interdisait d'emprunter les cols et les crêtes des montagnes pour se déplacer en fonction des mouvements de l'ennemi. Pour toutes ces raisons, la guérilla n'était pas entièrement possible. Mais surtout, elle n'était pas souhaitable : Nos adversaires étaient des Français. Ils avaient, eux, moins de scrupules à notre égard !

Dès lors, une seule solution était possible, qui répondait précisément à tous les besoins matériels et moraux des maquisards : Grouper tout les monde, avec toutes les armes existantes, dans une zone facile à défendre que l'on interdirait coûte que coûte. C'est là qu'on attendait les parachutages promis. Mais alors, l'endroit choisi devait répondre à des conditions précises. Si les nécessités de la protection et les exigences des parachutages demandaient au même titre un rassemblement, elles réclamaient du terrain des commodités d'ordre très différent, difficiles à réunir en montagne : Les premières voulaient un lieu escarpé, les secondes un plateau dégagé, loin de toute cime proéminente. Or, en Haute-Savoie, peu d'emplacement réalisaient les conditions nécessaires. Le plateau de Glières, situé à environ dix kilomètres d'Annecy, à vol d'oiseau, au centre d'un massif montagneux de 20 kilomètres de long sur une quinzaine de large. Il était assez éloigné des sommets de la chaîne des Aravis pour n'offrir aucun danger aux avions ; mais, en même temps, ses accès étaient resserrés, escarpés, difficiles de toutes manières et l'enneigement renforçait sérieusement la sécurité. Enfin, il se dressait au centre du département comme un bastion naturel, que délimitaient les vallées de Thônes, de Thorens et du Borne, qui étaient, à tous égards, les plus favorables pour soutenir une pareille entreprise. En outre, lors de la présentation dans l'axe longitudinal du plateau, les lumières des villes suisses de la partie est du lac Léman offraient de bons points de repère. C'était donc Tom qui allait prendre la responsabilité du rassemblement ; il venait d'être nommé chef des maquis de Haute-Savoie par le capitaine Romans qui avait voulu consacrer, par ce choix, l'orientation offensive qu'il donnait à l'A.S. Mais Romans ne pu rester longtemps en Haute-Savoie ; dès les premiers jours de février, il dut partir définitivement pour l'Ain, où ses hommes, attaqués par de puissantes forces allemandes, commençaient un combat qui ne devait cesser qu'à la Libération. Du moins, avait-il eu le temps de mettre au point une organisation conforme aux principes de la guérilla. Il ne s'agissait pas de rassembler toutes les forces du département sur le Plateau, mais seulement les deux cent cinquante hommes nécessaires pour le défendre ainsi que pour recevoir les parachutages. Sans doute on amènerait bien dans la région les autres maquisards, mais on les répartirait dans deux ou trois camps situés au fond des vallées voisines, en particulier à Manigod et au Bouchet-de-Serraval ; l'ensemble de ces caps formerait un système souple qui leur permettrait de rester en liaison, de s'épauler en cas d'attaque, de basculer sur l'autre versant de la montagne pour rejoindre le voisin lorsqu'ils seraient serrés de trop près. Autrement dit, les maquisards se rassembleraient, mais ils resteraient tout de même insaisissables.

BILAN

Une fois de plus cependant, les conditions réelles, toujours changeantes, allaient imposer une révision de cette solution si opportune au moment où elle fut conçue : Ce devait être en pratique le renoncement au principe de la mobilité, que Romans avait essayé de sauver malgré tout, tant il est vrai que la guérilla idéale n'existe que dans l'imagination des stratèges en chambre. Les mesures consécutives à l'état de siège furent si brutales que les réfractaires du département durent nous rejoindre pour se protéger. Ils nous arrivèrent peu à peu jusque vers le milieu de mars. Nous étions à peine cent cinquante au début, lorsqu'il n'y avait que ma compagnie ; puis, nous avons vite dépassé le chiffre prévu par Romans. Mais alors, il ne fallait plus compter nous diviser en plusieurs camps : A quatre cent cinquante, nous étions à peine le nombre nécessaire pour tenir le Plateau pendant les parachutages, tant nos adversaires mettaient d'acharnement à nous assiéger. Pendant que le blocus se resserrait sur nous, les parachutages s'opéraient, mais pas assez vite, puisqu'ils n'étaient pas encore terminés à la mort de Tom, le 10 mars, quinze jours avant la chute du Plateau. Devant l'encerclement, Tom précisa ses projets de la manière suivante : Il fallait devenir assez nombreux pour tenir, puis pour faire éclater l'étau qui se refermait sur nous ; alors, nous descendrions dans les vallées ; grâce aux armes reçues, nous pourrions armer les "sédentaires", qui constituaient la réserve de l'A.S. et qui déjà travaillaient au ravitaillement du Plateau. Nous tiendrions alors solidement tout le "massif des Bornes", autrement dit, tout ce bastion formé par la chaîne des Aravis et ses contreforts, qui présente au point de vue militaire, le grand avantage de s'ouvrir sur les plaines environnantes par des cols étroits. Nous aurions alors réalisé en France ce que Tito faisait en Yougoslavie ; et nous savions que l'aide anglaise ne nous aurait pas manqué. Mais, pour appliquer ce projet, nous devions être mille ou, au moins sept à huit cents mais il était écrit que les Français préféreraient se laisser déporter réglementairement pour travailler à la machine de guerre ennemie, au lieu de courir le beau risque d'une lutte qui ferait exister de nouveau la France.

Alors nous sommes restés seuls : Cinq officiers d'active et cinq cents jeunes Français, cinq officiers pour cinq cents hommes... Quelques sous-officiers de carrière nous renforçaient, Dieu merci, et ils ont fait des commandants de compagnie et des chefs de section hors ligne, semblables à ces officiers sortis du rang au temps où la France s'imposait à l'Europe par ses armes. Mais nous n'étions tout de même que cinq cents, même pas : Quatre cent soixante cinq. Alors, il a suffi d'une division allemande pour nous écraser. Nous ne pouvions tenir hermétiquement tous les accès du plateau ! Dans ces conditions, dira-t-on, c'était une folie de soutenir le choc au lieu de s'égailler à temps. Pourquoi ce suicide ? C'est qu'une fois de plus, la situation avait évolué et qu'elle revêtait un sens nouveau, que nous ne pouvions démentir. Lorsque Anjot succéda à Tom, huit jours avant la fin, il était évident que notre sort serait désespéré si les Allemands intervenaient, ou du moins si le débarquement tardait trop ; mais il n'était pas moins évident qu'au Plateau s'était immuablement attaché un symbole.

Il ne s'agissait plus seulement de guérilla, mais de témoignage. De Glières et de son écrasement, l'Allemagne avait fait une affaire de propagande ; dans Glières et dans son héroïsme, nos Alliés voyaient l'occasion d'éprouver la sincérité, le sérieux et la vigueur de la Résistance française. S'esquiver et se dissoudre pour attendre des temps meilleurs, il ne fallait pas y songer sans que d'un seul coup s'écroulât plus que notre organisation et que nos projets : la possibilité même qu'avaient les armées de l'intérieur d'être aidées. Alors nous avons voulu tenir.

Ainsi la soudaineté et l'importance des opérations de police qui préparèrent une intervention foudroyante de la Wehrmacht, se rencontrèrent avec la mission de garder un grand terrain de parachutage puis de s'y accrocher comme à un lambeau de France libre pour sauver l'honneur

de la Résistance armée. Cette situation complexe obligea le maquis de Haute-Savoie à entrer dans une phase nouvelle. Ce ne furent plus, comme nous l'avions rêvé, des groupes insaisissables harcelant l'ennemi, mais une troupe s'accrochant au sol et cette troupe, par la force des choses, retrouva les véritables traditions de l'armée dont elle fut la première unité reconstituée en France.

Il n'était pas absurde de penser au mois de mars que le débarquement était prochain et que nous pourrions alors jouer le rôle d'une véritable tête de pont facile à renforcer. Je ne considérerai pas non plus le fait que nous avons tenu sur les dents pendant deux mois des forces de police françaises importantes et que nous avons infligé aux miliciens, en particulier, plus de cent morts ; et pourtant, comme ces forces travaillaient pour l'ennemi, le résultat serait déjà à enregistrer, sans compter le tort que nous avons porté à l'armée allemande. Voilà une division de la Wehrmacht qui a dû se déplacer avec un matériel important à la fin mars 1944, c'est-à-dire deux mois avant le débarquement ; une partie fut victime d'un accident de chemin de fer en Maurienne par suite de sabotage. Arrivée sur les lieux, elle y reste une semaine et elle prend conscience de ce qu'est le maquis, ce qui est de bonne propagande à notre point de vue. Elle attaque par des cheminements difficiles et elle subit de lourdes pertes jusqu'à ce que les hommes parviennent, à force d'acharnement, à atteindre les mitrailleuses qui ont fauché sans arrêt les premiers assaillants. Nous ne perdons qu'une douzaine d'hommes dans la bataille; Sans doute, le zèle de la milice et des Allemands dans la répression nous vaut de laisser deux cents prisonniers, dont cent finalement mourront. C'est beaucoup, si l'on veut ; mais d'abord c'est certainement beaucoup moins que les pertes allemandes. Et surtout l'étonnant n'est pas que nous ayons eu cent morts, c'est que nous n'en ayons pas eu davantage dans les conditions où c'est opéré notre repli. Cela prouve de notre part une endurance, un entraînement, une technique et un sens de la guérilla qui firent de notre décrochage une véritable performance, pour ne pas dire un succès, d'autant plus que nous manquions totalement de renseignements sur la disposition des barrages ennemis.

Glières représenta donc, tout compte fait, une opération avantageuse. Enfin, Glières ne fut pas seulement la tragique semaine de la fin mars ; ce furent deux mois d'entraînement physique et moral qui donnèrent à la Haute-Savoie des combattants d'élite. On le vit bien, quinze jours après la répression, quand renaquirent nos camps dispersés et que se reconstitua une force qui, quatre mois plus tard, devait libérer la Haute-Savoie par elle seule.

On peut donc défendre Glières à la rigueur comme une pure et simple opération militaire. Mais parce que ce point de vue est partiel et secondaire, il vaut mieux dire, pour définir la situation dans son ensemble, qu'au problème de prestige et de témoignage qui se posait, nos chefs ont apporté une solution militairement défendable. Ils ont fait en sorte que, malgré tout, notre camp retranché a répondu à un certain nombre de règles de la guérilla : attirer l'ennemi, immobiliser sur un point extérieur aux opérations d'ensemble des forces importantes dont se trouvent privés les grands théâtres de guerre, infliger à l'ennemi des pertes plus lourdes que celles que l'on subit, décrocher au moment où l'on va se faire complètement écraser par des forces et des moyens supérieurs, puis aller se reformer ailleurs en attendant la prochaine occasion de harceler l'ennemi et finalement le jour où l'on sera assez fort pour l'encercler dans les montagnes et le faire prisonnier. Il a fallu que la Gestapo et la milice contrevinssent aux lois de la guerre pour qu'aux dix à quinze morts perdus dans le combat se soient ajoutés quatre-vingt-dix prisonniers assassinés sur-le-champ, exécutés après un simulacre de justice ou exterminés dans la déportation.

ORGANISATION DÉFENSIVE

Cet effectif trop peu nombreux devait assurer la défense d'un plateau immense. Son organisation fut celle d'une troupe en campagne. Chacune des douze sections avait un secteur

déterminé à surveiller et à défendre le cas échéant. Elle devait s'y installer défensivement et y trouver le couvert des soldats. Entre les chalets et les passages à garder, il y avait souvent une heure ou une heure et demie de marche. Peu importe : il valait mieux installer les avant-postes loin des refuges et compliquer les conditions de la relève plutôt que de compromettre la sécurité générale; Le dispositif de défense fut rapidement mis en place. Les hommes s'empressèrent de creuser dans la neige des emplacements d'armes automatiques ; ils construisirent des iglous pour y monter la garde plus confortablement, car la bise était mordante le soir ; ils mirent tout leur soin à installer et à camoufler des fortins savamment placés, qui dominaient les pentes et les menaçaient de leurs armes.

Chaque section avait fort à faire avec les gardes ininterrompues, les patrouilles, les corvées de ravitaillement, etc. ; sa tâche était compliquée encore par le fait qu'au lieu de prendre place dans une ligne de défense continue, elle se trouvait souvent éloignée de ses voisines.

Dès lors on devine sans peine que le gros problème était celui des liaisons. Les coureurs marchaient péniblement dans la neige et il leur fallait longtemps, les jours de tempête, pour atteindre le P.C. Aussi avions-nous mis au point un système de signaux lumineux, dont nous nous servions la nuit à heures fixes. Grâce à ce système tout le "Plateau" pouvait être alerté en moins de quinze minutes. Mais il suffisait qu'il vînt à neiger ou qu'un grand vent soulevât la neige en poussière pour que toute visibilité fût supprimée ; on ne pouvait guère compter, dans ces cas-là, sur une liaison par skieur, car les traces étaient effacées et l'envoyé risquait de se perdre dans la nuit.

Alors c'était l'anxieuse attente jusqu'au petit jour.

Comme tous les groupes de maquisards, Glières devait avoir son corps franc. Mais dans un bataillon de chasseurs alpins, en plein hiver, avec un ou deux mètres de neige, que pouvait être ce corps franc sinon une section d'éclaireurs-skieurs ? Vingt-cinq jeunes, choisis parmi les plus robustes et les résolus, en formèrent l'effectif. Ils reçurent un armement privilégié : un mousqueton, une mitraillette et un revolver pour chaque homme, un fusil mitrailleur par dizaine.

Alors que les autres sections tenaient une zone déterminée, la S.E.S n'était nulle part afin d'être partout à la fois. Elle était chargée de corvées de ravitaillement, qui exigèrent des prouesses d'alpinisme quand l'étau se resserra sur nous. C'est elle qui fournissait les renforts lorsqu'un poste soutenait un combat difficile. Mais surtout elle dut assurer des patrouilles de plus en plus nombreuses pour empêcher l'ennemi de s'infiltrer entre les postes de garde, trop éloignés les uns des autres. Les éclaireurs partaient au petit jour, avec la mitraillette ou le mousqueton, suivant la mission à remplir. C'était beau, les patrouilles, écrit un ancien de la S.E.S., avec le soleil levant sur la neige et le grand silence des montagnes. Mais on n'avait pas toujours le temps de goûter la splendeur du paysage : les randonnées étaient longues et il s'agissait de ne pas rentrer trop tard dans la nuit pour pouvoir recommencer le lendemain matin. Au cours d'une brève halte, sur un col ou près d'une crête nous nous installions sur la neige pour manger notre ration réglementaire : dix biscuits et une demi-boîte de singe. Puis nous dévalions les pentes pour contourner le Plateau et remonter par un autre bord. Dans les derniers jours nous étions tous épuisés ; il aurait fallu une compagnie entière pour remplir toutes les missions que nous avions à assurer.

PARACHUTAGES

Grâce au dévouement de tous ces hommes, le Plateau, qui n'avait pas de poste émetteur, ne fut pourtant jamais coupé un seul instant du reste du monde. La liaison la plus précieuse était certainement celle qui nous rattachait à l'état-major de Londres, qui avait envoyé, pour l'Ain et la Haute-savoie, une délégation de trois officiers, l'Américain Johnson, l'Anglais Xavier et le Français Cantinier. Ce dernier se fixa en Haute-Savoie et il y resta jusqu'à la Libération,

circulant avec audace, sans jamais se faire prendre, C'est par lui que nous gardions le contact avec Londres. Ses demandes de parachutages, appuyées par Xavier et Romans, nous ont valu, en février comme en août, une abondante moisson d'armes.
Ces parachutages, qui avaient été la raison première de notre rassemblement, exigèrent, comme la sécurité et le ravitaillement, une équipe spécialisée, la S.A.P. (service atterrissage parachutage). Ils représentaient des opérations délicates et coûteuses pour nos Alliés. Les appareils volaient, en effet, isolément, sans escorte et sans armement à bord ; ils étaient à la merci de la chasse de nuit et le capitaine Xavier nous parla de quarante pour cent de pertes en un mois. Dès lors, l'opération devait être, de notre côté, comme du côté anglais, préparée dans les moindres détails. Dès notre arrivée au Plateau, écrit d'Artagnan (sous-lieutenant André Fumex), chef de l'équipe de parachutage, nous avons choisi un terrain et nous l'avons délimité par quatre grands tas de bois qui deviendraient d'immenses brasiers au moment de l'opération. La signalisation devait être complétée par sept hommes munis de lampes rouges. La pleine lune allait bientôt nous apporter les conditions favorables pour le parachutage ; malheureusement la neige se mit à tomber et le mauvais temps fit rage sans discontinuer. Nous commencions à désespérer quand, le 13 février, notre message passa enfin. Dès qu'il entendit le ronronnement des avions, l'homme de garde donna l'alerte à l'équipe de parachutage, qui était constamment sur le pied d'alerte, mais qui, ce soir là, ne dormait que d'un œil. Les hommes bondirent à leur poste et bientôt les bûchers se mirent à crépiter dans la nuit glacée. Le premier appareil était déjà passé sur nos têtes, masse informe projetée sur le ciel étoilé comme une immense chouette. Il revint quelques minutes plus tard et, à l'indicatif du terrain que je lui donnai en morse, il répondit en larguant quatorze "containers" et un colis ; trois autres appareils le suivirent et lâchèrent leurs parachutes, tandis que, saisis d'une joie poignante, nous regardions tomber vers nous ces armes que nous attendions depuis des mois. Le lendemain, au petit jour, nous aperçûmes cinquante-quatre parachutes blancs, bleus ou rouges qui marquaient la neige aux couleurs françaises. Deux sections de la compagnie Joubert travaillèrent aussitôt à dégager, à rassembler et à acheminer les "containers" vers le P.C. Chaque section put venir chercher les armes qui lui revenaient : il y en avait assez pour que tous les hommes fussent pourvus. Nous avions en particulier des fusils et des fusils-mitrailleurs, alors que la mitraillette Sten avait été la seule arme parachutée jusqu'à cette date. Nos alliés nous traitaient comme des soldats.
Dans la nuit du 4 au 5 mars, deux avions vinrent nous apporter un complément de trente "containers". La lune était belle, mais la bise soufflait âprement et rendait très difficile l'évolution des bombardiers à basse altitude ; nous avions pu admirer avec quel courage le premier avion chercha pendant un quart d'heure une position favorable au largage de sa cargaison.
Ces deux parachutages suffisaient à nos besoins ; il s'agissait maintenant d'armer toute la région. Le 10 mars, le grand parachutage nous fut annoncé : trente appareils devaient venir le soir même : ils nous amenèrent cinq cent quatre-vingts "containers", soit environ quatre-vingt-dix tonnes de matériel. L'opération se prolongea pendant quatre heures ; malgré le froid intense qui faisait scintiller la neige comme une mer de cristaux sous la lune, les hommes ne se lassaient pas de contempler le spectacle féerique de cette manne qui tombait sans compter, comme si tout d'un coup la puissance de nos alliés était venue nous inonder de ses moyens surabondants. Il fallut ensuite plusieurs jours pour récupérer tous ces "containers" ; les soixante-sept G.M.R. prisonniers en furent chargés, car nos hommes avaient déjà trop à faire pour assurer un pareil travail. Mais dans l'après-midi du 11 mars, nous vîmes revenir l'avion allemand qui nous avait déjà survolés le 8, "le Mouchard", comme nous disions. En découvrant le Plateau parsemé de tant de parachutes, il put se faire une idée du danger que nous représentions si l'on nous laissait faire encore quelque temps.

FIGURES DE CHEFS

Certains de nos chefs de section, qui n'avaient jamais fait de service militaire, se montrèrent des chefs de guerre remarquables en même temps que pleinement humains. Je pense d'abord à Jean Rivaud (Gaby), chef de la section Hoche. Malgré ses vingt-deux ans, il avait un ascendant exceptionnel sur les quarante hommes qui composaient son unité. Levé avant tout le monde pour étudier ce qu'il voulait apprendre aux autres, il se dépensait sans compter dans les travaux de la journée aussi bien qu'au combat.

Il était devenu réfractaire quelques jours seulement avant la date qu'il avait fixé pour son mariage ; mais quelle ardeur, quel sens du sacrifice n'avait-il pas apporté au maquis !

"Notre jeunesse va servir à quelque chose, écrivait-il à sa fiancée ; j'ai peur parfois qu'on nous vole notre combat, ce combat que nous voulons grand pourra voir plus tard un grand bonheur. Prie pour moi, prie pour que l'heure du danger arrive vite." Et une autre fois : "On ne change pas les hommes en quelques mois. Peut-être n'y a-t-il pas encore assez de sang, assez de sacrifices. Nous sommes en marche ; beaucoup peut-être resteront en route ; mais, pour les autres comme ce sera beau au sommet !".

Jean Rivaud, si riche de vie et de qualités humaines, mourra plus tard fusillé par les Allemands, au terme de notre combat. Mais la mort ne le surprit point. N'avait-il pas écrit : "Le sens qu'on donne à sa mort, c'est le sens qu'on donne à sa vie" ? On a retrouvé sur lui un billet tâché de son sang ; il y avait écrit les pensées que lui suggérait l'attente de la mort certaine : "Ami, ce matin, j'ai entendu la première alouette ; ce printemps est le présage de notre résurrection." Et puis ceci : "Je sens la vie en moi... Je sens l'amour en moi."

Oui, ces hommes savaient mourir, témoins tant d'autres encore, témoin André Guy, surnommé Chocolat, chef du corps franc de Thônes. Après s'être battu comme un lion lors de l'attaque finale et avoir couché de nombreux adversaires, il tomba mortellement blessé. Alors, tel le preux brisant son épée, il réunit ses dernières forces pour détériorer son arme avant de mourir.

Et pour couronner cette exceptionnelle équipe deux autres hommes enfin, deux parfaits officiers : Morel, le créateur, l'organisateur, l'animateur, et Anjot, le continuateur achevant pleinement l'œuvre du premier. Depuis plusieurs années déjà leurs sorts étaient liés. Animés des mêmes convictions, portés par la même ardeur combative, mais doués d'un tempérament différent, ces deux officiers se complétaient admirablement : l'un enthousiaste et bondissant, l'autre froid, calculant, et intervenant au moment précis pour sauver une situation compromise.

Ces deux chefs, avec leur personnalité propre, ont donné au maquis le meilleur d'eux-mêmes. Mais comme Glières est un champ nouveau, c'est à Tom qu'il appartient d'avoir semé. A lui revient l'honneur d'avoir fait naître dans le cœur des jeunes maquisards devenus soldats cet héroïsme qui n'a refusé aucun sacrifice.

Par dessus la grande moisson d'hommes que fut Glières, il surgit plus magnifique que tous, en son impétueuse jeunesse, mais aussi semblable à tous dans leur générosité et dans leur sacrifice. Il reste pour nous le symbole très pur de leur courage et de leur foi. Comme elle résonne encore en nos cœurs cette parole qu'il aimait à répéter là-haut : "Quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné." Ce fut le sens de sa vie et de sa mort ; ce fut tout l'esprit de Glières.

Dès lors, ce qui a compté à Glières ce sont ces hommes, jeunes maquisards ou chefs éprouvés, qui ont fait des semaines passées sur le Plateau un événement humain qui restera lourd de signification dans l'histoire de la France. Au milieu d'une année et demie de vie maquisarde, Glières fut le sommet de tous les efforts, la gerbe de tous les sacrifices, la rencontre et l'aboutissement de tous les problèmes, la synthèse pour nous de l'histoire d'un maquis, l'apogée d'une aventure exaltante.

Il nous semblait que notre exigence avait acquis aux yeux du monde, dont nous étions coupés par le blocus, une nouvelle dimension. Je le disais à ces hommes, pour alimenter leur ardeur : "Les gens de la vallée ont du mal à se soustraire à la psychose de l'écrasement ; mais ils pensent à nous et reprennent courage." En fait, nous étions, dans leur esprit, enveloppés de merveilleux et, pour mettre la réalité à l'échelle du sens qu'ils lui donnaient, ils nous disaient cinq mille, armés de moyens puissants qui nous tombaient du ciel. Ce grossissement qui nous projetait dans l'irréel n'était pas ce qui compta le moins dans notre histoire. N'avions-nous pas mission, à quatre cent soixante-cinq que nous étions là-haut, d'affirmer que le soldat français n'était pas mort, il saurait se battre à tout prix et qu'il ferait une guerre efficace si on l'aidait tant soit peu.

Après coup, nous avons compris ce que signifiaient ces journées ardentes ; au milieu des petitesses de l'après-guerre, nous les évoquons avec mélancolie comme un âge d'or où les hommes étaient généreux, où seule comptait l'œuvre à accomplir. Il n'en demeure, en notre mémoire, que les souvenirs les plus exaltants, les actions où les meilleurs ont exprimé ce qu'il y avait de meilleur en eux. Tout ce qui fut banal ou vulgaire s'est déposé, laissant à la lumière les impressions qui nous ont définitivement marqués dans cette extraordinaire expérience.

Quand nous repensons au Plateau, notre imagination se porte vers les hauteurs de neige et elle y retrouve une vision étrange comme une aurore boréale. Nous revoyons quelque chose de très pur, un oasis d'idéal en marge de notre vie. Nous évoquons les heures trépidantes, les heures d'aventure où chaque difficulté, chaque alerte portait notre moral un peu plus haut. En nous remontent aussi les heures de paix, les jours de soleil après les jours de tempêtes, les nuits étoilées où nous étions loin de la terre ennemie ; nous avons connu alors les joies pures, l'enthousiasme retrouvé, les méditations poursuivies sur les pistes de neige, interminables, ces mille projets pour l'avenir d'une France que nous rebâtissions à l'image de notre fraternité. Et puis, tout d'un coup, se déchaîna une force brutale qui vint nous écraser et qui nous dispersa en ne laissant derrière nous que des ruines, des morts et des martyrs. Ce n'était plus le Plateau paisible des soirs d'hiver où l'ombre des sapins s'allongeait lentement sur l'immense surface de neige ; c'était le Plateau tragique de ce dimanche de mars déjà plus tiède, qui n'offrait à nos regards consternés que les brasiers des chalets en proie à l'incendie. Je revois, assis sous un sapin Anjot et Bastian discutant des décisions à prendre, tandis que les stukas piquaient sur nos demeures montagnardes et les mettaient en flammes. Tout semblait alors s'écrouler dans la destruction et dans la mort. En fait tout se transposait dans l'éternel, car ce que l'homme a rempli de lui-même possède un sens qu'aucune force matérielle ne saurait anéantir. Glières, en ce moment d'angoisse, passait de l'histoire des faits à celle des idées-forces. Tout ce que son organisation supposait de problèmes posés, de solutions découvertes, de générosité et de sacrifices, tout cela semblait s'abolir, mais c'était pour renaître en des cœurs résolus. Dans cet échec commençait à germer la Libération. Il en restait pour les stratèges une leçon, pour la France un exemple, pour le monde un témoignage, pour les rescapés le devoir de reconquérir une terre de liberté plus vaste ; il en restait pour tous une affirmation de la vitalité de la France. Et c'était là plus qu'une victoire.

CHRONOLOGIE DES OPÉRATIONS

31 janvier : arrivée à Glières des camps A.S. de la vallée de Thônes (120 hommes)
5 février : Déclenchement des opérations par une rafle de la milice à Thônes. Arrestation des suspects; accrochage avec le corps franc de Bastian.
7 février : Attaque de nos stocks de l'Essert par les gardes mobiles, qui tirent sans sommation et font trois prisonniers.
8 février : Première alerte générale en prévision d'une attaque venant de Thônes et du Petit-Bornand.
9 février : Grosse activité de patrouilles dans le secteur d'Usillon.
12 février : Important engagement à l'Essert avec les gardes mobiles, qui ont deux tués, trois blessés et trois prisonniers. Aucune perte de notre côté.
13 février : Encerclement complet du Plateau par les forces de police (gardes mobiles, G.M.R., miliciens).
14 février : Premier parachutage, à deux heures du matin : 54 cylindres.
17 février : Mécontentement dans les troupes du maintien de l'ordre ; des G.M.R. désertent pour se joindre à nous.
24 février : après un effort de conciliation, les rapports se tendent avec les forces vichyssoises.
1er mars : Le médecin auxiliaire, Michel Fournier, est fait prisonnier par les G.M.R.
2 mars : Expédition punitive contre le groupe de G.M.R. stationné à Saint-Jean-de-Sixt.
5 mars : Parachutage à minuit : 30 cylindres.
8 mars : Premier survol du Plateau par un avion allemand.
Nuit du 9 au 10 : Coup de main sur Entremont. Mort de Tom.
10 mars : Attaque des G.M.R. sur Notre-Dame-des-Neiges : ils laissent dix prisonniers. La nuit, parachutage : 580 containers.
12 mars : Bombardement par trois Heinkel.
17 mars : Gros bombardement au col des Auges.
20 mars : Attaque des miliciens sur la Rosière et au col du Landron ; ils perdent douze hommes.
22 mars : Alerte aérienne ; attaque des miliciens sur Balajoux.
23 mars : Nombreuses alertes aériennes ; plusieurs chalets sont incendiés par les avions.
24 mars : La Wehrmacht prend position autour du Plateau. Attaque des miliciens au col des Auges.
25 mars : Bombardement ininterrompu. L'artillerie détruit les chalets de Monthiévret.
26 mars : Les miliciens attaquent au col de l'Enclave et sont repoussés avec de lourdes pertes. L'artillerie et l'aviation allemandes s'acharnent sur nous. Percée des Allemands dans nos positions de Monthiévret. A 22 heures, le capitaine Anjot signe l'ordre de repli général.
8 avril : Regroupement de quelques chefs : reprise des liaisons ; réorganisation de l'A.S.

24

LA MORT DE TOM

Décidément, la mauvaise foi des chefs du "maintien de l'ordre" était évidente. Il apparaissait que les troupe vichyssoises voulaient réaliser un blocus étanche du Plateau et travailler de toutes leurs forces contre les patriotes. Il était urgent d'en finir. Le seul moyen était de prendre quelques chefs comme otages, afin de recouvrer nos prisonniers par un échange. Le 9 mars, à 17 heures, Tom convoqua les commandants de compagnie et les chefs de section pour leur communiquer son projet d'une opération contre les G.M.R. d'Entremont et fixer avec eux le plan de l'entreprise. "Cette attaque, écrit le lieutenant Joubert, était un fait nouveau dans notre vie de maquisards jusqu'alors réduite à la défensive. Elle ne devait pas être un simple coup de main ; elle allait engager une bonne partie de nos hommes, impatients de combattre. Accueillie par tous avec joie, elle marqua le moment suprême de notre enthousiasme. Tom la prépara avec entrain. Jamais je ne l'avais vu aussi ardent, aussi fier de ses hommes, aussi plein d'espoir et d'assurance. J'aurais voulu le remplacer à la tête de l'entreprise pour lui en épargner les risques ; il me répondit avec confiance : "j'ai la baraka." Elle est extraordinaire cette ultime vision que je conserve de lui. On aurait dit qu'en son dernier soir, il consumait tout ce que son âme avait de plus ardent, afin de jeter une dernière clarté – une clarté qui nous illuminerait dans les heures difficiles que nous avions encore à traverser."

L'opération était décidée pour deux heures du matin. Il s'agissait d'enlever par surprise les différents postes de G.M.R. Tom avait dit : "je ne veux pas d'effusion de sang." Dès que l'ordre parvint aux sections, ce fut un branle-bas général ; car il s'agissait de mettre sur pied l'effectif d'une compagnie. On vérifie les armes, puis ont prend un peu de repos en attendant le départ. "A 23 heures 30, écrit Clément Gérard, notre grand cuistot nous secoue énergiquement : Debout, c'est l'heure. Le chef de section, Paul, nous appelle pour nous donner les consignes : Jusqu'au chalet de garde, rien de spécial ; mais aussitôt après plus de cigarettes et silence ! sur la route, il faudra marcher à la distance réglementaire : tous les quinze mètres en terrain découvert et, s'il faut quitter la route, alors vous marchez à vue. Vous suivrez le chef Humbert pour pénétrer dans Entremont. Si les G.M.R. résistent, vous n'accrocherez pas. Gardez votre calme ; pas de coup de feu sans ordre. Tom veut essayer de les avoir en parlementant. Pas de question ?... Alors, en route !".

Nous voilà dehors, le grand manteau de la nuit nous enveloppe. Rapidement nous arrivons au poste de garde. Combien sommes-nous ? Une centaine peut-être. Nous reprenons la descente ; avec nos habitudes de vieux guerriers Sioux, plus un pas ne se fait entendre. Ici vit et habite l'ennemi ; l'œil guette, l'oreille écoute, l'arme se charge : nous sommes prêts.

Après une longue marche silencieuse, nous arrivons aux abords d'Entremont. La lune s'est levée ; elle inonde de clarté la neige qui reflète sur nous sa lumière. Nous sommes entre les postes de G.M.R. ; nous franchissons rapidement barrières et jardins ; les ordres ne sont plus que des signes. Tout à coup un chien aboie, plusieurs chiens se répondent en hurlant à la mort. Se tairont-ils enfin ? Ils vont donner l'éveil. Nous avançons à plat ventre ; l'ennemi est là tout près.

Soudain un projecteur s'allume. Là-bas, une voix se fait entendre ; puis les sifflets de la police entrent en action. C'est l'alerte. Un de nos groupes a été découvert ; de toutes parts des phares promènent leurs rayons blafards dans la zone de garde, s'éteignent, se rallument. Il nous faut passer de l'autre côté de la route ; nous bondissons un par un. Tout à coup nous sommes pris en plein dans un phare ; une voix retentit à cinquante mètres : Halte-là, police ! et au même moment nous recevons une décharge de mitraillette. Personne ne bouge ; nous restons le nez dans la neige. Lentement tout le monde se replie. Puis nous reprenons notre marche, tandis que les phares continuent à fouiller les points les plus sombres. Dans le lointain des crépitements d'armes se font entendre ; la bataille est engagée. Notre sizaine est déjà sous le

feu du barrage de G.M.R. qu'elle a encerclé. En un clin d'œil je tombe assis, le F.M. entre les jambes ; François n'a pas le temps de m'ordonner : Feu à volonté, que déjà mon arme crépite. J'ai le temps de vider deux nouveaux chargeurs avant que les phares de s'éteignent.
Un peu partout les groupes de maquisards sont aux prises avec un ennemi solidement retranché derrière ses barrages. Celui qui doit prendre l'Hôtel du Borne combat avec acharnement à l'autre bout du village : "Le chien venait de donner l'alerte, écrit René Déchamboux. Soudain nous sommes pris dans le faisceau d'un projecteur, tandis que des coups de sifflets stridents déchirent le silence de la nuit. Nous nous précipitons à plat ventre dans la neige et nous installons nos F.M. en position de tir contre le projecteur ; mais nous ne voulons pas tirer les premiers. Nous avançons en rampant vers un petit pont qui enjambe le ruisseau desséché. Nous nous précipitons sous le pont et grimons le talus pour déboucher à 15 mètres d'un poste de garde tenu par trois G.M.R.
Nous les entourons. Ce sont de vieilles connaissances ; nous nous sommes déjà rencontrés à Saint-Jean-de-Sixt. "Je voudrais voir votre commandant, leur dit notre chef Humbert ; car nous avons des explications à lui demander. – Bien, nous allons vous conduire à l'Hôtel de France." Avant de s'éloigner, Humbert s'adresse à Lucien, notre chef de section, et lui donne ses ordres à voix basse. A son tour Lucien appelle les chefs de sizaines et nous transmet les ordres : Le chef Humbert va rejoindre le lieutenant Tom près de la scierie, pour aller discuter avec le commandant des G.M.R. Notre but à nous est de nous emparer de ceux qui sont cantonnés à l'Hôtel du Borne, afin de les empêcher de nuire au cas où nos chefs rencontreraient de la résistance à l'Hôtel de France. Nous allons longer le torrent sur 200 ou 300 mètres ; nous traverserons alors une petite passerelle qui doit aboutir derrière l'hôtel. Soyons prudents, car ils sont alertés. En avant ! Je m'efforce de distinguer dans le noir la passerelle ; je l'aperçois soudain à ma gauche à un endroit où la haie a été coupée, là un peu en contre-bas ; mais, au même moment, une voix impérieuse nous crie de l'autre rive : Halte-là, police ! En même temps, une rafale crépite dans la nuit et je me retrouve couché dans la neige. Nous ripostons avec rage ; les rafales se répondent de chaque côté du torrent. Nous sommes disposés en tirailleurs au bord de l'eau.
A l'autre bout du village, où nous avons laissé le chef Humbert tout à l'heure, ça a l'air de "chauffer" aussi. On a d'abord entendu une brève détonation, puis une rafale de mitraillette ; et maintenant F.M. et mitraillettes crachent sans arrêt. Les chefs n'ont pas dû se mettre d'accord.
De notre côté, nous tirons toujours ; mais le tir n'est pas précis à cause de l'obscurité complète. Brusquement Lucien, s'est élancé sur la passerelle, revolver au point, en nous criant : En avant ! Nous le suivons d'un bond. Nous voici de l'autre côté du torrent ; nous avançons derrière des piles de bois alignées là par des bûcherons. Nous arrivons sur le dos du G.M.R. qui nous mitraillait. Je lui prends son F.M. et, en quelques enjambées nous sommes à l'Hôtel du Borne que nous envahissons de toutes parts. Nous montons dans les chambres, d'où nous arrachons les occupants blêmes de peur. Nous les faisons descendre dans la salle du café, et je les garde avec mon F.M. ; ils sont plus morts que vifs. Pendant que je suis en train de leur faire la morale en leur reprochant leur attitude antifrançaise, Carter s'approche de moi, l'air consterné, et me dit tout bas : Tom vient d'être tué ! Je ne puis exprimer ce que je ressentis à cette nouvelle ; j'en fus comme écrasé. Puis, à la vue de ces hommes que j'avais là devant moi et qui étaient en partie responsables de la mort de ce chef que nous aimions tous comme un frère, je fus pris d'une rage douloureuse ; je les accablai d'injures et, prenant sous le bras mon fusil mitrailleur, j'eus une envie folle de presser la détente ; il me semblait que cela m'aurait soulagé. Carter m'entraîna dehors.
Il régnait dans les rues du village un grand tumulte. Des G.M.R. étaient réunis les bras en l'air sur la route qui traverse Entremont. A ma colère de tout à l'heure succédait maintenant un accablement résigné. Carter et Lucien étaient aussi abattus que moi. Nous rencontrâmes le chef Humbert, qui nous raconta la catastrophe".

Un peu partout les groupes apprenaient la terrifiante nouvelle au moment où ils commençaient à se réjouir de la victoire. Que s'était-il donc passé ? "L'effet de surprise avait été manqué à cause des chiens qui, en aboyant, avaient donné l'alarme. Le combat dut se déclencher un quart d'heure en avance sur l'horaire prévu.? Cette précipitation inévitable compliqua tout. Si les hommes de Bastian étaient déjà en position et purent exécuter leur mission selon les plans prévus, les sections de Tom n'étaient pas encore en place ; or elles devaient prendre l'Hôtel de France où siégeait le gros de l'effectif des G.M.R. Elles furent surprises à l'entrée du village par les puissants tirs de barrages des G.M.R.

Prévenant un flottement possible chez les jeunes, qui, pour la plupart, n'avaient jamais encore participé à une véritable bataille, Tom s'élança à l'assaut de l'hôtel et entraîna ses hommes. Les assaillants eurent une chance inouïe : Malgré la violence des tirs d'armes automatiques, malgré la clarté de cette belle nuit d'hiver, aucune balle ne toucha. Les G.M.R. qui se trouvaient aux alentours de l'hôtel furent rapidement maîtrisés et capturés. Leur commandant était du nombre des prisonniers ; deux maquisards le tenaient en respect. Il demanda à garder son revolver, pour sauver son honneur d'officier; on eut la naïve élégance d'accepter.

Une violente discussion s'engagea entre Tom et lui, pendant que les deux camps se surveillaient, prêts à reprendre le combat. Tom lui reprocha son manque de parole et lui demanda de faire cesser la résistance de ses hommes, afin d'éviter une nouvelle effusion de sang. En réponse, le commandant sortit de sa poche un revolver et tira sur Tom, qui s'affaissa. Il dirigea son arme contre Humbert, mais déjà une rafale de mitraillette l'avait abattu. Le docteur et son infirmier portèrent Tom dans un café voisin, prévu comme poste de secours ; mais il n'y avait rien à faire : Tom avait été tué net d'une balle tirée à bout portant en plein cœur.

Le combat avait repris avec acharnement. Bouleversés par cette catastrophe inattendue, les maquisards ne songeaient plus qu'à venger leur chef ; sous la conduite fougueuse de Duparc, ils firent irruption de partout dans l'hôtel, que les G.M.R. tentèrent vainement de défendre. Dans le combat, Geo, le chef du P.C., père de famille devenu maquisard, fut atteint mortellement d'une rafale de F.M. Nous avions quelques blessés légers et un blessé grave de la face ? Frizon, champion skieur et incomparable animateur de nos veillées.

L'attitude des hommes devant la mort de Tom exprime mieux que tout l'amour profond qu'on lui portait. Le pauvre Frizon, avec sa mâchoire fracassée par une rafale, péniblement calé contre le mur dans la petite salle du café, ne cessait pas de saluer son chef inanimé, des larmes plein les yeux. Incapable d'articuler un son du fait de sa terrible blessure, il demande par gestes de quoi écrire ; on lui tendit le registre du café ; il y marqua ces mots : "Je salue mon lieutenant" ; et, peu soucieux de sa blessure, il ajouta : "Moi à sa place, lui à la mienne".

Les corps de Tom et de Geo furent ramenés sur un traîneau jusqu'à la Louvatière.

Dans ce calme chalet, où tout à l'heure Tom avait passé ses hommes en revue, on lui ferma les yeux devant ses compagnons. Puis la rude ascension continua par les entiers abrupts encombrés de neige ; derrière ceux qui portaient les corps, c'était une longue file morne et silencieuse. Tard dans l'après-midi on arriva au centre du Plateau, à l'infirmerie. Une pièce tendue de parachutes bleus, blancs et rouges, fut transformée en chambre mortuaire. Jour et nuit une garde en arme fut assurée et, malgré la menace d'attaques imminentes, les sections les plus lointaines envoyèrent les hommes prendre à leur tour la garde d'honneur. Pour la mise en bière, les parents de Tom, le père Benoît, aumônier du cap, et le curé du Petit-Bornand purent venir malgré les barrages."

La messe fut célébrée dans le chalet de l'infirmerie, devant une délégation de toutes les sections. Les gars chantèrent l'office funèbre et l'un deux lut en français les oraisons, l'épître et l'évangile, qui sont les paroles d'espoir et de résurrection. Alors commença la marche vers la colline centrale du Plateau ; l'ascension était pénible ; les hommes se relayaient sous les cercueils. En tête marchaient ceux qui portaient les croix et l'énorme couronne faite de

branches de sapin tressées. Il neigeait et le froid était vif ; la tempête soulevait de temps en temps des bourrasques de neige. De toutes parts l'horizon était bouché. L'impressionnant cortège arriva sur le haut-lieu du Plateau. Les cercueils furent déposés au pied du grand mât où Tom et ses soldats avaient fait le serment de vivre libres ou de mourir.

LE DÉNOUEMENT

Mais, devant cet échec des forces du Maintien de l'Ordre, les Allemands massèrent environ 8 000 hommes, qui s'abattirent autour du plateau, disposèrent leurs troupes de combat, mirent leurs canons en batterie, réalisèrent un investissement en règle. C'était le 23 mars. La consternation serrait le cœur des habitants d'alentour, qui sentaient douloureusement leur impuissance dans le drame qui se préparait. Ils voyaient avec stupéfaction le déploiement de force dont était capable une division venant de Russie avec un matériel incomparable. Les uniformes verts couvraient le pays ; la Gestapo travaillait dans l'ombre. Les canons tiraient par-dessus les montagnes pour atteindre le Plateau et l'air froid de la nuit était déchiré par leurs sourds grondements. Pendant ce temps, Vichy avait soin de taire l'intervention des Allemands et de proclamer que la milice avait tout l'honneur d'un exploit qui montrerait que la Résistance n'était qu'une fantaisie sans lendemain.

Le capitaine Anjot avait demandé de succéder à Tom au moment où déjà la situation était sans espoir et réclamait de celui qui s'en chargeait une totale abnégation. Une liaison avait pu l'avertir de l'arrivée imminente des Allemands ; deux prêtres montèrent jusqu'au Plateau et lui firent connaître les diverse possibilités qui s'offraient. Comme ils le prévoyaient, Anjot refusa une entrevue avec le chef milicien et il écarta l'hypothèse d'une dispersion prématurée qui aurait peut-être sauvé tout le monde, mais qui aurait été contraire à l'honneur. Il était impossible de renoncer d'un seul coup au sens qu'avaient acquis déjà huit semaines de vie périlleuse sur le Plateau et surtout les hommes n'auraient pas compris un pareil retournement, tendus qu'ils étaient vers la lutte héroïque. Les deux émissaires parcoururent le Plateau, réconfortèrent les hommes aux avant-postes, donnèrent une dernière absolution, administrèrent les sacrements aux blessés, tandis que, sur les champs de neige livides, brûlaient comme des torches les chalets touchés par les stukas. Dans leur visite, ils purent constater l'infériorité d'une défense qui avait trop de positions à tenir à la fois et ils redescendirent profondément émus par le sang-froid de ceux qui allaient succomber dans une lutte impossible.

L'assaut ne devait commencer qu'après plusieurs jours d'une intense préparation d'aviation, renforcée bientôt par l'artillerie. Les soldats du Plateau n'avaient pas les moyens de riposter coup pour coup. Sans doute un rude entraînement les avait extraordinairement adaptés au terrain, dont ils connaissaient tous les replis et toutes les ressources. Mais, si les armes légères ne manquaient pas après deux parachutages qui avaient parsemé la neige de toiles multicolores et de "containers", ils n'avaient aucune arme lourde, à part trois mortiers. Et puis comment se défendre contre les stukas qui surgissaient au ras des crêtes comme des flèches ? Ils piquaient sur les chalets et les mettaient en flamme. Rien ne put empêcher, le 26, l'incendie des onze derniers chalets : dès lors il n'y avait plus d'abri sur le plateau enneigé.

Telle était la situation du plateau à la fin de ce mois de mars, qui avait apporté tant d'évènements exaltants et douloureux. Maintenant, c'était le véritable ennemi qui se révélait derrière la mise en scène de la milice ; c'était l'Allemand qui décidait de venir à bout de Glières avec les moyens écrasants dont il disposait encore. Fallait-il tenir quand même ? tout le problème de Glières se posait, avec ce qu'il impliquait de vies humaines mises en jeu, avec ce qu'il révélait de déchirements entre Français, avec ce qu'il comportait enfin de gloire à sauvegarder et à conquérir encore. Le rapport, de l'un des émissaires, du 23 mars, va nous faire revivre cette heure où le sort du plateau se joua.

Le mercredi 22 mars 1944, vers 19 heures, un chef milicien se présentait au collège Saint-Joseph. Thônes. Mandaté par le chef D'Agostini, qui commandait les troupes de la milice en opérations autour du Plateau, il venait demander si l'un des prêtres du collège accepterait de porter à Glières, dès le lendemain matin, un pli pour le commandant des réfractaires. L'arrivée de gros détachements allemands, pourvus d'artillerie, était annoncée comme imminente : avant qu'il ne fût trop tard, - et dans vingt-quatre heures ce le serait -, le chef D'Agostini voulait parlementer avec le responsable du plateau pour éviter le pire. L'envoyé ajoutait, pour motiver sa démarche au collège, que plusieurs des officiers de D'Agostini s'étaient offerts pour cette mission, mais que leur chef avait repoussé leurs propositions en raison de l'incertitude qui planait sur la qualité des éléments du Plateau. Le parlementaire pouvait être tué ou gardé comme otage. Mieux valait choisir pour ce rôle délicat quelqu'un que son caractère, - et peut-être aussi les accointances secrètes, en tous cas une sympathie non dissimulée - mettrait à l'abri de tous sévices. On avait alors pensé au collège.

Je ne vis aucune difficulté à laisser M. l'abbé Maurice Gavel se charger de la mission proposée. Son nom m'avait été suggéré tout de suite. Ce jeune prêtre avait au Plateau son frère Pierre, qu'il avait été voir peu de temps avant le combat d'Entremont. Il connaissait les lieux, les passages ; il connaissait surtout les jeunes gens. Enfin je supposais qu'il pouvait très légitimement désirer revoir son frère à la veille d'évènements aussi dramatiques. Je l'envoyai donc au P.C. de la milice. C'est par lui qu'une demi-heure plus tard je connus les dispositions de D'Agostini.

Avant de remettre à son parlementaire le laissez-passer et la lettre qu'il destinait au commandant de Glières, le chef milicien entreprit de lui exposer quelle était la situation : l'arrivée imminente de forces allemandes munies d'artillerie, l'issue certaine des engagements en perspective, qui ne pouvait être que l'anéantissement de tous les réfractaires. Par ailleurs, il présumait que les Allemands élimineraient les troupes de la milice dès leur arrivée et qu'ainsi la chance qui demeurait aux réfractaires de tomber entre des mains françaises susceptibles de les traiter avec discernement allait leur échapper dans vingt-quatre heures. Pour leur laisser cette chance, il fallait essayer de parlementer.

Lui, D'Agostini, voulait obtenir une reddition. Il promettait de faire une discrimination parmi les réfractaire : ceux dont le passé était honnête et qui avaient été abusés par la propagande anglaise verraient aussitôt leur situation régularisée ; ils recouvreraient leur liberté, quittes à satisfaire aux obligations du S.T.O. ou de la relève. Quand aux autres, les "terroristes", ils seraient remis à la justice française. On le sent convaincu de la présence sur le Plateau de toute une pègre, qui légitime à ses yeux l'action de la milice.

A l'entendre, les auteurs du massacre des policiers à Saint-Laurent seraient sur le Plateau, - il en a la certitude, et avec eux, d'importants effectifs de républicains espagnols. D'Agostini est sincère. Il veut, ce soir, essayer de résoudre, par une démarche personnelle, sous sa seule responsabilité, le problème dont il s'est chargé en venant encercler le Plateau. Il prévoit l'allure dramatique que prendront les évènements dès l'arrivée des Allemands. Son interlocuteur a nettement l'impression qu'à cet instant les troupes d'occupation et celles de la milice n'agissent pas en coordination, mais s'ignorent, et que l'arrivée des premières déposséda la milice de l'initiative des opérations. C'est pourquoi D'Agostini, dans un sentiment dont il est impossible de suspecter la loyauté, veut tenter de résoudre pacifiquement le conflit en perspective; A vrai dire, la mission confiée à M. l'abbé Gavel consistait uniquement à remettre un pli au chef de Glières. Les commentaires qu'on lui donna avaient sans doute pour but de manifester ce désir de conciliation et de préparer le commandant du Plateau à recevoir avec bienveillance la proposition d'entrevue. Quand M. l'abbé Gavel m'eut rendu compte de son entretien, je lui annonçai que je l'accompagnerais le lendemain matin.

A 6 heures, le jeudi 23 mars, mon compagnon et moi abordions le raidillon qui conduit de Morette au Nant-Debout. Cinq heures plus tard nous arrivions au P.C.

Dès que le lieutenant Bastian lui a dit qui nous sommes, le capitaine Anjot – Bayard pour deux du plateau – nous exprime sa joie de nous voir ; il nous convie à déjeuner avec lui et les officiers du P.C. Mais je lui ai déjà fait part de la mission qui nous incombe et M. l'abbé Gavel lui remet le pli de D'Agostini.
Il lit rapidement le message et conclut en nous disant que la réponse sera vite faite.
Au repas, il n'est plus question de notre mission. Pourtant je ne puis pas ne pas remarquer que l'atmosphère est tendue ; elle est lourde des préoccupations du chef.
A cela s'ajoute la menace d'une attaque par terre, dont nous lui apportons confirmation. J'ai hâte de pouvoir m'entretenir seul à seul avec le capitaine Anjot pour lui dire tout ce que je sais.
Après le déjeuner, il est repris par les soucis du service, et je remets à plus tard l'entretien que je veux avoir avec lui. Pour nous, il importe de ne pas perdre du temps : de midi et demi à 16 heures, nous avons l'intention de visiter tous les postes du versant nord et d'offrir aux maquisards de secours de notre ministère. Tandis que M. l'abbé Gavel parcourt les sections qui donnent sur le Petit-Bornand, je vais à celles qui montent la garde du côté d'Entremont. A 16 heures environ, j'étais de retour après une tournée épuisante sous le soleil et dans la neige molle.
Je trouvais enfin le capitaine Anjot seul et libre de son temps. Je lui demandai de vouloir bien m'accorder un entretien, car j'estimais de mon devoir de lui dire toute la vérité sur une situation dont il me paraissait ignorer qu'elle était parvenue cette fois-ci à son point critique. Après lui avoir fait connaître l'importance des préparatifs allemands dans la mesure où moi-même j'en étais informé, je lui déclarai que, militairement parlant, la situation du Plateau serait rapidement intenable; qu'ainsi c'était aller à l'hécatombe. Je le trouvai d'accord sur ce point avec moi. Il savait, me dit-il, que lui-même n'en reviendrait point ; d'ailleurs, ce sacrifice, il l'avait déjà accepté.
A nouveau, j'insistai pour qu'il songeât surtout à ses hommes, à sa responsabilité envers eux ; et, pour autant, je lui conseillai d'essayer une entrevue avec le chef milicien, qui la lui proposait. Ce faisant, je voulais qu'il examinât à fond ce que valait cette "porte de sortie".
Dès que j'abordais avec lui ce point de vue, j'eus conscience que, tout au cours de l'après-midi, il y avait songé. Au lieu de la réponse instinctive du soldat, telle que je l'avais obtenue au moment de notre arrivée, j'eus, cette fois, la réponse réfléchie du chef, qui a tout pesé et qui a pris courageusement ses responsabilités.
- Voyez-vous, Monsieur l'abbé, me dit-il, cette proposition d'entrevue est inacceptable, parce qu'inutile, et parce que dangereuse pour le moral de mes hommes. Inutile d'abord : depuis l'arrivée des force du maintien de l'ordre en Haute-Savoie, plusieurs fois nous avons eu des contacts directs ou indirects avec le colonel Lelong et ses affidés. En même temps qu'ils reconnaissaient, du moins le disaient-ils, la pureté de notre patriotisme, et qu'il se déclaraient enclins à séparer notre cause du terrorisme proprement dit, ils n'en continuaient pas moins à nous poursuivre, à nous pousser dans nos retranchements, à nous couper de nos sources de ravitaillement ; aujourd'hui, ils nous ont acculés sur ce plateau; par là, nous voici pour demain la proie facile de l'ennemi.
Je ne crois plus à la sincérité de leurs attitudes. Une nouvelle entrevue ne servirait donc à rien. Les conditions que peut me faire le chef milicien seront certainement inacceptables pour mon honneur de soldat ; elles m'obligeraient à trahir gravement mes responsabilités de chef. En outre, cette entrevue, que ne peuvent ignorer mes officiers et mes hommes, serait dangereuse pour leur moral. Il devineraient chez moi une hésitation, et celle-la en ferait naître une chez eux. Or, à l'heure critique où nous voici, le sacrifice étant accepté, ils n'ont besoin que d'une chose, de résolution. Je ne veux pas encourir la responsabilité de l'avoir ébranlée."
Ces vues étaient justes. Le capitaine Anjot venait de les exprimer avec clarté et calme.

C'était ce que je cherchais. Ainsi paraissait la grandeur du sacrifice que les soldats de Glières allaient consentir : ils accepteraient le dur combat pour le seul honneur ! Glières ne serait pas une victoire ; ce serait mieux que cela, un symbole, l'affirmation, scellée dans le sang, de la résistance à l'oppresseur. Je m'inclinai devant le capitaine Anjot, et lui déclarai que je me rangeais à sa façon de voir. Ma mission auprès de lui était achevée. Il était environ 16 heures 30.

Je passai quelques instants à l'infirmerie auprès des blessés et malades. Comme je revenais au P.C., vers 17 heures, les stukas apparurent dans un ciel absolument pur, volant bas. Quelques explosions éloignées, venant du sud du plateau, nous apprirent qu'ils attaquaient. Pendant quelques minutes, ils passèrent et repassèrent au-dessus de nous. Quand ils eurent disparu, et que nous pûmes sortir du P.C., deux colonnes de fumée, en direction de Dran, nous renseignèrent sur les résultats de leur agression. Un chalet brûlait à une demi-heure du P.C. et, plus loin, au bout du Plateau, les chalets de Notre-Dame-des-Neiges n'étaient plus qu'un brasier. Nous en fûmes les témoins sur le chemin du retour.

Poursuivant notre route, nous fîmes un nouvel arrêt au dernier avant-poste de l'extrémité sud du Plateau. Je garderai toute ma vie le souvenir de l'émotion et de la ferveur avec lesquelles les hommes de ce poste, commandés par une jeune aspirant, qui me parut avoir une exceptionnelle valeur morale, acceptèrent notre ministère. Il fallait, dès lors, nous hâter. Il était nuit noire.

A 21 heures, nous parvenions à Nant-Debout, où nous retrouvâmes le barrage des miliciens. Ils ne nous attendaient plus. Sans doute nous croyaient-ils devenus otages.

Aussitôt le chef du poste, dont les effectifs avaient été triplés au cours de la journée (car D'Agostini pensait que "ceux du Plateau" allaient essayer de "décrocher", au cours de la nuit") nous fait encadrer et conduire à La Balme-de-Thuy. Nos compagnons, de tout jeunes miliciens, nous interrogent avidement sur l'impression que nous ont faite les maquisards. Je les vois stupéfaits et quelques-uns ébranlés quand je leur dis la qualité morale de tous ceux que nous avons approchés, le caractère authentique de leur patriotisme, leur esprit de sacrifice. Je sens tomber chez quelques-uns de mes acolytes de fortune le mur énorme de préventions et de préjugés que la propagande avait minutieusement construit en eux pierre par pierre. Je termine en leur déclarant qu'ils devraient être, eux aussi, à Glières avec les soldats du Plateau, et non contre eux. Et ce sont des propos semblables qu'échange M. l'abbé Gavel avec ses gardes du corps.

A la Balme, nous attendait une auto de la milice. Tandis qu'elle nous emporte vers Thônes, au P.C. du chef milicien, nous passons au milieu des cantonnements des Allemands. Ainsi, ils sont déjà là.

Il est près de 22 heures quand nous arrivons au P.C. de l'Hôtel de l'Ermitage. D'Agostini nous attend avec une impatience fébrile, car on lui a signalé notre retour. Il nous reçoit dans la petite salle à manger de l'hôtel. Sur l'un des murs s'étale l'effigie de Darnand.

A peine nous a t-il fait asseoir, que M. l'abbé Gavel lui remet le pli du capitaine Anjot. Il le déchire avec hâte, et court à la signature. Premier désappointement : le pli est signé Bayard ! Mais Bayard, ce n'est pas le nom de guerre de Vallette d'Osia. Qui donc est là-haut ? Nous jouons l'étonnement et l'ignorance. Il n'insiste pas, et déjà parcourt les quelques lignes du message, car il est court. Quand il en a achevé la lecture des yeux, il laisse percer son irritation. Je le sens vivement froissé de cette réponse énergique dans laquelle Bayard refuse sèchement toute entrevue comme inutile et lui dit son écœurement de voir des Français assumer la triste mission de traquer au profit de l'occupant d'autres français. D'Agostini en reprend à haute voix la lecture pour les deux ou trois séides qui l'entourent, puis nous regarde en point d'interrogation. En quelques mots, sans aucun commentaire, nous lui redisons le refus tout net de Bayard.

Mais D'Agostini se met en frais. Il nous déclare qu'au cours de la soirée, il a reçu directement de Vichy un coup de téléphone de Darnand. Ce dernier lui aurait déclaré que, même si le commandant du Plateau répondait à la proposition d'entrevue, lui, D'Agostini, devait refuser de le recevoir. Mon compagnon et moi, nous nous regardons stupéfaits ! Qu'est-ce donc que cette comédie ?

A dire vrai – et ce premier moment d'indignation passé – nous avons conscience qu'au cours de cette journée un événement nouveau s'est produit, non pas tant à Thônes qu'à Vichy. Sans doute les Allemands ont-ils fait savoir à Darnand que désormais ils prenaient l'initiative des opérations. Cette supposition est confirmée d'une part par l'arrivée massive de détachements allemands autour du Plateau dans cette même journée du jeudi 23 mars, l'autre par l'indication formelle de Darnand à D'Agostini de ne pas recevoir le commandant du Plateau au cas où il se présenterait. D'Agostini nous déclare, du reste, qu'au cours de l'après-midi une conférence a eu lieu à l'état-major des troupes d'opérations ; il y a assisté. Les plans d'investissement du Plateau ont été définitivement mis au point. Il ajoute qu'il a obtenu pour la milice un secteur d'opérations. Je saisis cet aveu au vol, et lui déclare m'en féliciter, car je pense bien, lui dis-je, qu'il saura faciliter la retraite aux maquisards traqués et ménager à des Français cette chance de salut qui leur reste. Il me répond alors que ce n'est aucunement son intention. Nous nous levons écœurés, et prenons congé rapidement. Il était environ 22 heures et demie.

Au soir de cette dernière liaison avec ceux qui désormais seraient seuls pour le combat, nous avions la douloureuse certitude que le Plateau serait nettoyé par les Allemands en moins de 48 heures. Nous avions pu observer l'absence de matériel lourd, de liaisons téléphoniques, la pénurie de ravitaillement, l'insuffisance des effectifs et des cadres. Nous savions, pour avoir vu les stukas à l'œuvre, que tous les chalets, un à un, seraient détruits par les avions mitrailleurs.

Mais aussi nous avions constaté le moral extraordinaire des chefs et des soldats du Plateau. L'attaque des Allemands, dont nous leur annoncions l'imminence, leur suggérait unanimement cette réponse : "Tant mieux ! Il y a longtemps que nous les attendons. Enfin, nous allons nous battre !" A un petit gars d'Annecy qui conduisait une file de G.M.R. prisonniers et avec qui je fis un bout de chemin, je laissai envisager la bataille avec les dangers qu'elle comportait. Il me répondit : "Monsieur l'abbé, je suis monté ici pour un idéal. Il vaut bien que je meure pour lui."

Alors j'ai pensé que, dans la défaite inévitable des armes, ce serait cela, le triomphe de Glières.

L'ÉPREUVE

Ce n'était même pas une trêve avant l'orage, puisque l'aviation et l'artillerie ne cessaient de les accabler. Pour riposter à l'attaque, ils ne pouvaient mettre en œuvre un élément essentiel du combat défensif : la contre-attaque, faute d'une masse de réserve ; et, même si le P.C. réussissait à rassembler une poignée d'hommes pour endiguer l'irruption de l'ennemi sur un point, les liaisons étaient si difficiles avec les distances et la neige que le renfort arriverait sur le terrain six heures seulement après l'appel au secours. C'est dire que la situation, une fois compromise, ne pourrait être rétablie. Or, il en fallait peu pour la compromettre : il n'y avait pas de défense en profondeur ; les points d'appui formaient un simple rideau qui n'était d'ailleurs pas continu, puisque le terrain qui les séparait ne pouvait être entièrement battu par leurs armes. Comment s'étonner alors que le dénouement fut rapide ? On aimerait trouver dans cet ultime combat quelque chose de spectaculaire ; on voudrait que l'événement fut à la taille des conséquences qu'il entraîna, à la mesure des efforts qu'il abattit d'un seul coup. Non, ce fut un choc brutal. Aucune manœuvre n'était possible ; les groupes attaqués devraient résister dans leur point d'appui, s'y terrer, s'y cramponner jusqu'à épuisement des munitions, et

puis la marée passerait, irrésistible, sans être affaiblie par l'obstacle qui avait brisé ses premières vagues. Cette dernière journée de Glières se résume donc en un fait banal : des hommes retranchés dans la neige sont assaillis par des Allemands si nombreux que finalement ils succombent sous le nombre et doivent laisser l'ennemi pénétrer dans un dispositif de défense qui, dès lors, est tout entier ruiné. Bref, c'est un écrasement sans grandeur pour le plus fort et sans autre consolation pour le plus faible que celle de l'héroïsme obscur poussé jusqu'à la limite des forces humaines.

Les Allemands montèrent contre le Plateau en plusieurs points à la fois, tout le long de la vallée du Borne. La section Liberté chérie, qui défendait l'aile gauche, au delà du col de Spé, entra la première en action : "Vers dix heures, écrit le sergent-chef Becker, une colonne allemande d'environ quarante hommes cherche à monter vers nos positions ; aussitôt, avec mon F.M., j'ouvre le feu. Six Boches ont été touchés certainement ; le reste se replie dans les bois. Mais ce petit succès nous attire un feu infernal des mitrailleuses et des canons. Nous restons à plat ventre jusqu'à dix-sept heures. La ferraille des obus percutant au-dessus de nous contre le rocher nous valut une vraie pluie de fer." Mais ce n'était là qu'une reconnaissance destinée à faire diversion à l'opposé du point choisi pour le coupe de force.

Les Allemands firent porter leur attaque principale contre la position de Monthiévret, à partir de 15 heures. Leur succès fut en grande partie facilité par la trahison. L'avant-veille, deux des G.M.R. prisonniers avaient réussi à s'évader et ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller livrer tous les renseignements qu'ils possédaient. Or, nul ne connaissait mieux le Plateau que les G.M.R. ; employés aux corvées de transports, ils avaient parcouru le camp en tous sens : ils savaient parfaitement l'emplacement des sections, les cheminements habituels, la position des avant-postes. Par les deux traîtres, les Allemands purent apprendre, en même temps que les ressources en matériel, le dispositif de la défense et le point le plus vulnérable. On le vit bien dès le samedi : le chalet où se trouvait le poste de mitrailleuses de Monthiévret fut pulvérisé par les canons de la vallée. Le lendemain, les Allemands choisirent ce point pour y lancer le gros de leurs troupes. Or, justement, il était difficile aux soldats du Plateau de se protéger sérieusement à cet endroit. La section Sidi Brahim devait y défendre les deux pentes d'une croupe rocheuse qui domine la vallée du Borne. Pour aller d'un poste à l'autre, il fallait contourner cette croupe en terrain découvert ; autant dire que les deux moitiés de la section étaient isolées en cas d'attaque et qu'elles ne pouvaient battre le terrain qui les séparait. Les Allemands n'auraient donc, après quelques tâtonnements, qu'à se déployer en éventail et à contourner, puis à encercler le poste choisi pour forcer le passage. C'est ce qu'ils firent. Il furent aidés par les bois qui, à cet endroit, montent assez haut : ils purent, sans être aperçus, s'approcher et prendre position tout le long de la ligne de défense ; ils étaient alors en mesure d'immobiliser leur proie et de faire porter toute la force de leur attaque sur le poste le plus facile à détruire, parce qu'il était le plus difficile à défendre : celui qui donnait sur Entremont. Les dix-huit hommes de ce poste furent attaqués par une première vague, puis par une seconde : en tout, plusieurs centaines d'hommes. Les Allemands montent par des cheminements difficiles à battre, faute de champs de tir. Habillés de blanc, ils se confondent avec la neige, se faufilent dans les sous-bois. Les armes du point d'appui tirent sans arrêt et fauchent les assaillants. Les hommes font des prodiges d'héroïsme.

Aucun secours ne put atteindre le lieu du combat. Six hommes de la section conduits par le lieutenant Baratier avaient aussitôt quitté l'autre poste pour venir renforcer la défense ; mais ils furent arrêtés à la pointe de la croupe rocheuse par une fusillade qui partit à cinquante mètres. Deux hommes furent touchés du premier coup. Les autres se mirent à plat ventre, sans pouvoir se camoufler ; ils tirèrent un quart d'heure, puis les deux fusils-mitrailleurs s'enrayèrent. Baratier s'aperçut qu'il était seul à tirer : un de ses hommes était impuissant avec son F.M. ; les autres avaient été mis hors de combat. Les Allemands, voyant la défense réduite à une seule arme, poussèrent en avant : Baratier dut décrocher ; il s'épuisa pendant deux

heures à franchir les rochers, mais en vain. Tous les couloirs d'avalanche qu'il traversa portaient les traces de pas : les Allemands étaient déjà passé.
Pendant ce temps le combat continuait avec acharnement au poste attaqué. Qu'étaient-ils contre ce flot d'ennemis qui montait toujours sans compter les pertes ? Ils voient tomber à leurs côtés les plus braves d'entre eux ; perdre ainsi des camarades auxquels les lie toute une vie maquisarde les plonge dans la consternation.
Ils tiennent cependant et ils tiendront quatre heures, tant qu'ils auront des munitions.
Ils se sont donné pour but de résister jusqu'à la nuit ; car la nuit n'effraie pas le maquisard : elle est son refuge, elle impose la trêve quand l'adversaire va profiter de son avantage. Maintenant que les F.M. ne peuvent plus être alimentés, c'est le combat à la grenade. Les renforts demandés n'arrivent pas : il faut les chercher si loin et les prélever, homme par homme, sur des sections qui ont déjà fort à faire. Alors la défense succombe, après quatre heures d'efforts surhumains. Les survivants se replient par le seul passage qui reste encore avant l'encerclement complet ; le décrochage est difficile : quelques-uns ne parviendront pas à s'échapper, car l'ennemi les a déjà débordés.
Alors c'en est fait du sort des quatre cent cinquante maquisards qui défendent les autres points. Glières est comme un navire qu'une seule voie d'eau irréparable fait couler. Les Allemands s'infiltrent sur le Plateau par cette brèche ouverte ; mais ils n'avancent que lentement à cause de la nuit et ils n'iront pas loin : ils craignent de tomber sur des forces de manœuvre. L'angoisse étreint tous les combattants soudain réduits à l'impuissance ; en réalité, la nuit les protège, mais en cette heure où s'effondrent toutes les assurances, elle se peuple pour eux de dangers mal définis et de formes hostiles. Le capitaine Anjot sait qu'il a un répit jusqu'au lendemain matin. Il envisage la situation avec le sang-froid qui a toujours fait sa force. Pas de réserve pour rétablir la ligne de front ! Une résistance d'ensemble n'est donc plus possible ; continuer la lutte contre une pareille marée d'hommes, ce serait condamner les groupes isolés à une extermination rapide et inutile. Anjot décide un repli général dans la direction du Parmelan, parce que c'est là que le terrain est le plus difficile et qu'il sera le plus commode de glisser entre les doigts de l'ennemi. En passant chez Joubert, il lui expose la situation et lui demande son avis afin de contrôler la décision qu'il a prise. "Il me semble que l'honneur est sauf." "Je le crois aussi", répond Joubert. C'était la question essentielle. Puisque Glières ne perdrait pas son sens, on pouvait lancer l'ordre de décrochage. Il était dix heures du soir.
Alors commença le martyre, forme ultime de ce témoignage qu'il avait fallu donner au monde pour que la France retrouvât les moyens de combattre et de vivre. Ce fut une chasse à l'homme méthodiquement organisée. Les petits groupes de maquisards quittèrent le Plateau après avoir pris des vivres et des armes. Chacun avait l'ordre de rejoindre son maquis d'origine après s'être replié sur le Parmelan ; comme on n'avait aucun renseignement sur le dispositif allemand, il n'y avait pas d'autre solution possible. Mais l'ordre arriva souvent si tard aux sections les plus éloignées qu'il n'était plus applicable ; chacun décrocha donc par où il put. Les uns partirent du côté d'Entremont et descendirent sur la vallée du Borne. Quarante-trois hommes passèrent par le col de Freux et, après avoir frôlé des groupes d'Allemands, réussirent à gagner Saint-Laurent ou La Roche. Le groupe commandé par l'adjudant-chef Morel se dirigea vers Thorens et parvint à franchir en force les barrages de miliciens : ce fut le repli le mieux réussi. Au contraire, le groupe qui descendait sur Thônes, avec Anjot, Bastian, Joubert, s'engagea dans une région surveillée par les Allemands et il fut celui qui eut le plus à souffrir. Il commença par traverser le Plateau pour en gagner le bord du côté de la vallée du Fier : puis il s'engagea dans la gorge d'Ablond. La neige commençait à fondre ; la couche superficielle cédait parfois brutalement et l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Ces chutes ralentissaient la marche, épuisaient les forces et l'issue de la gorge semblait toujours reculer. Arrivée au col de Perthuis, les hommes aperçurent les routes grouillantes de convois

allemands. Il n'était pas prudent de rester ensemble aussi nombreux ; il fallut se scinder en petits groupes. La plupart se dirigèrent vers Dingy, qui est le point le plus éloigné sur le pourtour du Plateau et celui qui offre le plus d'espaces pour se faufiler. Il marchèrent des heures, passèrent des torrents et des ravins, firent mille détours et marchèrent encore. Il fallait éviter les espaces trop découverts, fuir les chemins et les passages faciles.

Au bout de douze ou quinze heures, les forces commencèrent à faiblir. Après la dure semaine qu'on venait de passer, cette marche dans un terrain semé d'obstacles naturels était épuisante pour les plus forts. Et pourtant on n'était pas sorti des filets de l'ennemi ; il fallait donc continuer et tendre toutes les énergies. Peu à peu la première fatigue passait et l'on devenait capable de marcher encore. Pour tromper la faim et la soif on mangeait de la neige. Ainsi passèrent une seconde journée puis, après une nuit, une journée encore et l'on marchait toujours.

"Notre équipe, écrit Julien Helfgott, s'était étroitement soudée au col du Perthuis, après l'interminable nuit de peine et de souffrance des gorges d'Ablond. Alors se révélèrent puissants les liens de camaraderie issus d'une vie ardente de maquis.

Le lieutenant Bastian qui avait pris le commandement de notre troupe souriait chaque fois que le regardais, et pourtant on pressentait sa lourde inquiétude ; de sa personne s'irradiait une sereine confiance, qui nous fit à tous un grand bien. Au cours de ce repli son caractère de chef s'affirma pleinement. Nous étions, avec lui, sûrs de passer et nous ne songions plus à tous les dangers qui nous attendaient.

L'énorme épaisseur de neige du plateau avait diminué vers ses abords et l'on rencontrait de longues plaques d'herbe jaunie. Ce premier contact avec la nature nous réjouit ; dans ce clair et calme matin ensoleillé, nous étions soudainement gagnés par je ne sais quel optimisme. Pourquoi songer à la mort, alors qu'il faisait beau, que les oiseaux lançaient leurs chants autour de nous, alors que nous étions si jeunes et que jamais nous n'avions respiré un air si frais. Je sentais puissant cet amour fraternel qui liait notre groupe. Notre progression fut dirigée avec sang-froid ; la manœuvre de la section prit une allure technique, son homogénéité devint telle qu'aucune parole ne fut nécessaire pour les mouvements du groupe. L'équipe était un grand corps qui obéissait au moindre geste du chef.

Mais peu à peu la fatigue nous envahit ; pour certains, moins forts ou blessés, chaque pas est une souffrance renouvelée. Il faut maintenant traverser les eaux glacées du Fier, gonflées par la fonte des neiges. Nous nous cramponnons enlacés trois par trois. Paul est emporté par le courant ; nous le rattrapons à grande peine. Tout sur nous est maintenant gluant de crasse, d'eau et de sueur. Et puis la faim arrive, non pas la peur, pas du tout la peur, mais la faim, la fatigue et la soif, toujours la soif qui fait racler la langue. Ah, si nous pouvions dormir, même sur cette neige.

Mais il y avait quelque chose de plus terrible que cette fatigue physique ; c'était la lassitude qui usait la patience nécessaire aux trop savantes précautions de notre décrochage. Certains, oublieux des risques immédiats, voulurent brusquer leur délivrance ; ils tentèrent le tout pour le tout, tel Vitipon qui, après une courte pause, se décida soudain : "J'ai des papiers en règle, des vêtements de rechange propres ; je file tout droit sur Annecy pour reprendre la liaison ; les Boches n'y verront que du feu."

Hélas quelques heures après il tombait assassiné à Nâves, aux côtés du capitane Anjot et de Duparc, chef des éclaireurs-skieurs, qu'il avait rencontrés. En fin de soirée, à la Belle-Inconnue près de Thônes deux éclaireurs-skieurs, Quétand et Sala, deux vaillants, mais plein de témérité, partent devant nous pour baliser le cheminement que nous emprunterons ; un rendez-vous est fixé, mais nous les attendrons en vain. Capturés, les armes à la main, par une patrouille Boche, ils seront fusillés le 30 mars à l'Isle.

Certains groupes sont pris pendant leur sommeil, comme celui du Mont-Lachat que les Allemands tueront et brûleront avec le chalet qui l'abrite. Nos braves amis paysans eux-mêmes n'osent plus nous ouvrir leur porte.
Soudain, dans la gorge de Morette, un coup de feu claque devant nous, des fusées éclairantes qui illuminent le coin de bois nous laissent entrevoir un groupe d'une cinquantaine de Boches à l'affût. Nous nous couchons tous ; certains ne se relèveront plus. Nous autres, nous rampons vers les rochers, que nous escaladons ; les parois sont lisses et certaines prises ne tiennent plus; Bedet dégringole de huit mètres et se fait prendre. Gaby disparaît derrière un arbre : on ne le reverra plus.
Les Boches tirent sans cesse. Je n'ai vu de ma vie un feu aussi nourri sur un espace si réduit, m'assura plus tard le lieutenant Joubert, qui dirigeait le groupe avec Bastian.
Ils tirent de violentes rafales de mitrailleuses et de fusils mitrailleurs pendant près d'une heure et nous aspergent de fusées de mortiers le reste de la nuit. De vingt-cinq que nous étions, nous nous retrouvons huit quelques heures après dans la montagne, miraculeusement épargnés par la fusillade, défaits, hâves, déchirés ; nous avons perdu notre équipement mais non nos armes. Notre marche est ralentie par la fièvre qui nous mine maintenant. Des hallucinations nous hantent, des formes dansent devant nos yeux ; nous apercevons des chalets, des ponts, des êtres qui s'approchent, insaisissables, et qui disparaissent ; nos oreilles bourdonnent ; une étrange ivresse s'empare de nous. La neige dans laquelle nous avançons mètre par mètre est si molle que nous nous enfonçons jusqu'au ventre.
Mais un objectif a été fixé, nous devons passer avant le jour la petite dépression qui s'étend devant nous, car maintenant les Allemands doivent suivre nos traces. Aucune halte n'est possible ; ceux qui se couchent seront pris. Et pourtant comme la neige semble douce à notre fatigue. Mais une immense volonté nous anime ; nous recherchons à la limite de nos forces un dernier sursaut d'énergie qui guidera nos corps épuisés jusqu'au chalet là-bas. Enfin, nous parvenons au but ; nous brûlons quelques planches, partageons quelques biscuits. Que le feu est doux et comme me paraissent bons les visages de ceux qui m'entourent. Sauvés, nous sommes sauvés !".
Trop souvent les rescapés finissaient par tomber au pouvoir de l'ennemi ; peu eurent, comme le docteur Marc et deux compagnons, la chance de passer sans être vus sous un balcon où deux officiers étaient complètement absorbés à scruter la montagne avec leurs jumelles. Des patrouilles circulaient en tous sens et surveillaient chaque point des passage possible. De place en place, des mitrailleuses étaient braquées contre les montagnes. Dans chaque buisson de la vallée, un Allemand était posté et observait tous les recoins de la montagne avec ses jumelles : il fouillait les bois de hêtres, qui, par malheur, étaient transparents, comme ils le sont au mois de mars quand l'hiver les a complètement mis à nu. Dès qu'un guetteur apercevait un fugitif, il le faisait bloquer par des tirs de mitrailleuses et l'envoyait chercher.
Beaucoup étaient pris alors qu'ils se croyaient déjà près du terme, après plusieurs jours d'efforts. Ainsi fut arrêté le célèbre lieutenant Bastian, du 27ème BCA, qui était chef du secteur de Thônes depuis près d'un an et qui avait organisé tout le ravitaillement de Glières. Il était des huit qui sortirent sains et saufs du mitraillage de Morette. Il souffrait beaucoup, car une pierre détachée par le dégel l'avait blessé à la tête. Du chalet où ils prenaient leur premier repos, les rescapés l'aperçoivent. A la fin de l'alerte, Bastian n'est pas au rassemblement fixé, on ne sait pourquoi. Il est parti plus loin pour traverser les rochers de Cotagne et redescendre sur Chamossières. Tandis que ses camarades le perdent définitivement de vue, les résistants du pays apprennent où il est et lui envoient des vêtements, des pansements, des vivres ; mais déjà Bastian s'est en allé et les secours le manquent. Les gendarmes imaginent alors une comédie pour le sauver. Ils partent en auto avec l'intention de l'arrêter de lui faire traverser les barrages allemands comme s'il était leur prisonnier ; mais, en arrivant aux limites du secteur

surveillé par l'ennemi, ils le rencontrent, les menottes aux mains, emmené par une patrouille. Un léger retard avait fait tout échouer.

Deux cents rescapés sur cinq cents combattants furent ainsi capturés par la milice et par les Allemands dans les jours qui suivirent le combat. Le pays vivait dans l'angoisse. Les résistants suivaient le drame au fur et à mesure des nouvelles fragmentaires qui leur parvenaient : Un tel est mort ici, tel groupe se cache là et réclame du secours. Mais comment réaliser tout ce qu'on voudrait quand l'ennemi surveille tout ? Et pendant que les heures passaient, la répression sévissait de plus en plus impitoyable. Certains prisonniers étaient fusillés sur le champ, avec toutes sortes de raffinements de cruauté, et leur cadavre dépouillé par les assassins. On vit à Thônes un groupe de treize traverser la ville, attachés les uns derrière les autres comme des bêtes pour la boucherie : les Allemands les conduisaient de l'autre côté du torrent à l'hôtel où sévissait la Gestapo. Alors on entendit des coups de feu et le maire eut l'ordre d'aller chercher les corps pour les jeter dans une fosse sans aucune cérémonie. Malgré les menaces par lesquelles on voulait l'intimider, il se refusa à enterrer les martyrs comme des chiens et il les fit porter dans la gorge de Morette, au pied du plateau de Glières : il y eut une tombe et une croix pour chacun. Telle fut l'origine du cimetière où reposent aujourd'hui une centaine des héros tombés dans le premier combat de la Résistance.

Les prisonniers qui n'avaient pas été tués sur place furent conduits à Annecy. Leur nombre s'accrut les jours suivants, car les G.M.R. capturés lors de la mort de Tom oublièrent les bons procédés dont on avait usé à leur égard et se mirent à surveiller le pays pour reconnaître les réfractaires sous leurs déguisements. C'est ainsi que fut arrêté le chef Humbert quinze jours après le début de la répression. Il avait passé plus d'une semaine dans une grotte de Glières avec l'aspirant Pasquier. Les Allemands n'avaient pas su découvrir leur cachette et les deux rescapés crurent pouvoir quitter le pays comme de simples particuliers. Ils avaient déjà gagné Annecy. "J'étais entré au buffet de la gare, écrit Pasquier, une demi-heure avant Humbert. Quatre G.M.R. étaient attablés ; je les reconnus et eux aussi : mon allure et mon teint étaient encore ceux d'un homme des bois. Il faut croire que leur conscience avait des doutes, bien que la peur du risque les ait amenés à jouer de nouveau ce triste rôle, car finalement ils ne bronchèrent pas et me firent prévenir que je n'avais rien à craindre d'eux. Mais il y en avait d'autres dans les environs et, lorsque Humbert m'eut rejoint, nous fûmes, malgré toutes nos précautions, remarqués par une équipe de nos anciens prisonniers, qui s'étaient loués comme chiens de garde pour reconnaître et arrêter ceux du Plateau."

Seul Pasquier pu s'esquiver. Alors Marie-Thérèse, l'assistante sociale de l'A.S., qui avait encouragé Humbert à quitter le pays par des moyens normaux, n'entendit pas être longtemps responsable de sa vie. Un matin au petit jour, elle prépara son évasion : Humbert put s'échapper commodément et gagner la Haute-Vienne pour y continuer la lutte.

Il n'y eut malheureusement que quatre évasions. Les autres prisonniers durent subir les décisions fantaisistes des vainqueurs du moment. Quelques-uns furent jugés sommairement. Un certain nombre fut déporté, entre autres le curé du Petit-Bornand, qui paya ainsi son dévouement personnel et la courageuse contribution de ses paroissiens au ravitaillement de Glières. Beaucoup furent torturés. Les sentences de mort n'étaient pas exécutées tout de suite. Par deux fois les Allemands amenèrent un camion de condamnés dans la plaine d'Alex. Ils lâchaient leurs victimes à travers les taillis et jouaient à la chasse à l'homme, puis laissaient là les cadavres quand la fantaisie leur venait de ne pas les jeter dans une fosse. Déjà, à Thones, la Gestapo avait choisi l'un des treize qui lui furent remis pour le conduire sur le rocher qui domine le Calvaire. Le jeune condamné dut creuser sa tombe au milieu des pins, dans le maigre terreau qui couvre la rocaille ; alors ses bourreaux l'abattirent en ce coin sauvage de la montagne, comme s'ils avaient voulu accroître par jouissance du décor le plaisir d'assassiner.

Dans la prison d'Annecy eurent lieu les horreurs qu'ont connues toutes les prisons allemandes de cette guerre. Bastian eut le plus à souffrir ; un télégramme de la police allemande nous

explique pourquoi : "L'arrestation signalée hier du lieutenant Barrat (c'était le pseudonyme de Bastian) est particulièrement intéressante pour les renseignements ultérieurs... il tenait dans ses mains l'organisation entière et le ravitaillement.
C'est pour cela qu'il connaît les auxiliaires dans la vallée et spécialement à Annecy.
Son interrogatoire est en cours. Il était muni de papiers réglementaires et il avait déjà passé deux patrouilles de milice avec succès. Grâce à la circonspection de quelques soldats allemands on réussit à le capturer." Mais Bastian parvint à faire croire qu'il n'était pour rien dans l'affaire. Déjà il n'était plus en cellule ; il vivait avec d'autres prisonniers, en particulier avec le père Favre qui soignait ses plaies et fut pour lui comme pour tant d'autres une véritable providence, avant d'être exécuté à son tour, le 17 juillet. Par malheur, le lieutenant Lalande commit l'imprudence de revenir à Annecy. Il fut reconnu, emprisonné, convaincu par des pièces indubitables, qui compromettaient aussi Bastian. Les deux officiers subirent toutes les tortures et ils moururent de cette manière atroce. Mais ils ne trahirent pas un seul des secrets qu'on voulait à tout prix leur arracher. Leurs corps furent transportés au cimetière de Morette pour reposer de chaque côté de Tom : le médecin put constater que les plus affreuses meurtrissures n'en avaient épargné aucune partie.
Telle fut l'inique répression que Philippe Henriot, dans son éditorial du 29 mars 1944, célébra comme une victoire française facilement remportée par la milice sur une poignée de bandits et de gamins que leurs chefs avaient abandonnés.

RÉPRESSION

Nous nous étions crus sauvés. Dans notre chalet de Bellossier, nous menions une vie d'hommes libres qui se cachaient, mais d'hommes libres tout de même. En fait ce fut une simple trêve. Une maladresse nous fit tomber aux mains des forces du maintien de l'ordre.
Nous sommes demeurés stupides derrière les barbelés. Il me semblait revenir d'un autre monde ; je n'osais trop réfléchir à mon sort. Tous, nous comprenions mal cette brutale transformation d'hommes libres en captifs. La garde, composée de gendarmes français, la plupart méridionaux, était dans l'ensemble bienveillante, mais d'une bienveillance qui ne diminuait pas par une surveillance rigoureuse.
C'est au cours de ces belles journées d'avril que quelques G.M.R. du groupe Bretagne, ceux-là même qui s'efforçaient de "mériter la disgrâce de leur délivrance, en se transformant en aiguilleurs de la Gestapo" suivant l'expression de Maurice Schumann vinrent nous reconnaître les uns après les autres ; ils précisèrent savamment les fonction de chacun de nous. Ils étaient cinq, cinq que nous avions traités loyalement en militaires prisonniers, cinq avec qui nous avions partagé des rations qui s'amenuisaient chaque jour, cinq qui n'avaient de notre part subi la moindre brimade ni un seul sévice. Ils avaient conservé leur tenue kaki, bien coupée, et ils exécutaient avec aisance de simple travail de traîtres. Ils semblaient même trouver là une excellente occasion de rattraper de mauvaises notes et, avant de partir, ils sourirent gentiment comme des serviteurs stylés qui ont bien rempli leurs fonctions.
Les jours passèrent, Schumann, à la radio, parla longuement de nous ; cela nous fit du bien, mais temporairement. Beaucoup de nouvelles arrivaient de l'extérieur, nouvelles funestes : il en résulta un grand découragement. Puis on nous apporta pour identification les photographies de nos camarades fusillés dans la région de Thônes : ces visions nous furent terribles et nous cachâmes soigneusement à Georges Taissère la photographie de son frère Robert, tué à 19 ans d'une balle dans la tête au Villaret. Les visages de nos frères déformés par la mort, souillés de sang et de terre hantèrent nos conversations, nos nuits. Et la presse falsifiait tout, vile, hypocrite. Dans Les Nouveaux Temps du 5 avril, je lisais d'ignobles mensonges, tel ce titre : "41 victimes des bandits du maquis sont retrouvées en Haute-Savoie." Quelles étaient en réalité ces victimes des bandits du maquis sinon mes pauvres camarades

assassinés par les Allemands et dont on retrouvait ici ou là les corps suppliciés ? Mais je m'insurgeais en vain, le mensonge avait acquit droit de cité et ce qui paraissait criminel à mes yeux était assimilé docilement par la grande masse des "bien pensants".
C'est durant cette période que j'appris la présence au château d'Annecy d'un groupe de 14 de mes camarades. Ils vécurent dans une étroite cellule pendant quelques jours, privés de nourriture, surveillés par les geôliers allemands ; en attendant d'être exécutés le 13 avril. J'eu connaissance à la même époque de la présence de 80 détenus à la caserne Desaix, de quelques-uns à l'école Saint-François et de quelques autres au centre de la milice des Marquisats. Ainsi un sort curieux nous avait séparés et pour chacun de nous le destin allait se prononcer. Les détenus de la caserne Desaix étaient presque tous des Glières, jetés ensemble dans un manège où flottait toujours une fine poussière et où régnait une insupportable odeur d'homme et de déjections. Ils couchaient côte à côte sur une litière de paille jamais renouvelée, des cas fréquents de gale, d'angine, de scarlatine surgirent, aucun soin approprié ne put être fourni, malgré la diligence d'une infirmière alsacienne, Mlle B... qui, bravant les consignes, apportait ses secours chaque fois que cela lui fut possible. Aucune promenade ne fut tolérée après quelques évasions.
Dans un autre domaine, les tueurs de la S.A.C. (section anticommuniste) exercèrent leur habituelle sauvagerie sur deux de nos camarades particulièrement visés (Dujourd'hui et Vedrenne) qui périrent tous deux dans des conditions atroces. Naturellement, tous les détenus avaient été tondus à ras, et leur aspect prêtait à sourire. Mais tous supportaient leur état de prisonnier avec l'immense confiance des vainqueurs ; ils songeaient sans cesse à la délivrance et conservaient leur foi en la réussite d'un proche débarquement.
Mais quel devait être le sort de ces jeunes hommes pris en plein état de siège, les armes à la main ? Allaient-ils tous comparaître en cour martiale ou, au contraire, bénéficieraient-ils des indulgences promises par Philippe Henriot à ceux qui se mettraient en règle avant le 1er avril, ou bien allait-on les livrer aux Allemands ? Tous les jours de nouveaux bobards, aussi fantaisistes que les précédentes, pénétraient à l'intérieur du manège.
Lelong venait visiter ses prisonniers accompagné d'un officier des G.M.R. ou de la garde mobile ; toujours arrogant, plein de suffisance, il nous faisait "la morale" sur notre véritable devoir de français. Ce qui frappait surtout en lui, c'était un indéniable accent de sincérité. Vraiment, bien souvent, je l'ai plaint de le voir si enlisé dans les consignes du "maréchal". Les chefs départementaux de la milice vinrent aussi faire une petite visite de politesse à ceux que jamais ils n'auraient pu défaire sans l'appui de la Wehrmacht. En revanche, au cours de notre détention à Annecy, l'ensemble de la population fut en tous points digne d'éloges ; nous fûmes ravitaillés d'excellente façon à la barbe des gardiens ; tous ces témoignages de sympathie nous touchèrent beaucoup.
Pendant ce temps, dans les sphères officielles, on débattait de nos existences ; un télégramme retrouvé après la Libération est, à ce sujet, particulièrement révélateur. Voici ce qu'écrivait le commandeur de la police de sûreté allemande, le Dr Knab, au commandant supérieur SS Oberg : "Si j'étais d'accord avec la proposition de Lelong relative aux traitements des détenus français, c'est seulement parce que l'arrangement considéré a l'avantage qu'en fin de compte tous les terroristes payent leur conduite par la mort. Toutefois s'ils sont tous amenés devant la cour martiale, il est à craindre, du fait de la situation ici, que la plupart s'en tirent avec la détention.
Même un homme comme de Vaugelas, qui est très dur dans ses façons de voir, a déclaré qu'on ne pouvait pas tous les fusiller. C'est pourquoi je dois proposer que les prisonniers ne soient traduits par Darnaud devant la cour martiale que si Darnand fait le nécessaire pour qu'ils soient condamnés à mort." Un autre télégramme émanant du même docteur Knab précisait : "Lelong déclare aujourd'hui au nom de Darnand qu'il aurait reçu l'ordre de trier les terroristes qui doivent être traduits devant la cour martiale. Il veut mettre les autres à la

disposition du travail obligatoire pour qu'ils soient emmenés en Allemagne. Je propose d'accepter ce règlement. Mais je voudrais préciser à Lelong qu'il ne traduise devant la cour martiale que ceux des terroristes pour lesquels on doit s'attendre à la peine de mort." Finalement, cette controverse se régla par un tour de passe-passe. Le 4 mai, nous avons lu dans les journaux du matin en entrefilet dans la rubrique toujours très alimentée du terrorisme : "Aujourd'hui, les chefs de la dissidence pris au cours des opérations de nettoyage seront jugés à Annecy par une cour martiale en représailles de l'exécution du colonel Cristofini, chef de la Phalange africaine à Alger." C'était tout.

A 15 heures 45 le même jour, la lourde porte de la Maison d'arrêt et de justice s'entrouvrait pour laisser passer onze hommes qu'un bref verdict allait envoyer à la mort.

La journée était radieuse, le soleil inondait la cour de la prison où les enfants des gardiens jouaient ; la mort avait déjà marqué ces jeunes gens qu'une habile supercherie allait faire juger comme "chefs de la dissidence." A l'intérieur de la seconde enceinte, des hommes armés s'affairaient ; on reconnaissait l'inévitable uniforme kaki des G.M.R. et quelques gendarmes qui ramassaient des pelles et des pioches. Le capitaine Lombard, fringant, plein d'aise, donnait des instructions à son sous-ordre très empressé, le sous-lieutenant Got, pour les exécution rapides qui allaient suivre. Leurs hommes, abrutis, fascinés, obéissaient docilement, sans chercher à comprendre... Les formalités d'écrou pour le paquet de condamnés furent vite remplies. Les prisonniers sont projetés dans une salle étriquée devant cinq hommes assis, paraissant assez mal à l'aise, vêtus avec recherche, le revolver à la ceinture. Nous étions devant nos assassins, devant la cour martiale. A leur droite, huit gendarmes français, blêmes, entrechoquèrent maladroitement leurs armes au premier commandement. Le local est exigu ; nous sommes pressés les uns contre les autres, c'est là qu'en une minute va se livrer une parodie de justice : en fait, la décision est prise depuis le matin. Le président déroule une mince feuille de papier et lit : "Par arrêté de la cour martiale créée en application de la loi du 20 janvier 1944, modifiée par celle du 11 février 1944 relative à l'état de siège, les prévenus dont les noms suivent sont accusés de tentative de meurtre – de complicité de meurtre – de meurtre – d'attaque à main armée. Il s sont en conséquence coupables des crimes prévus par ces lois et condamnés à mort. L'exécution aura lieu ce jour par fusillade." Une minute à peine s'est écoulée, puis trois mots encore : "Emmenez les condamnés." Aucun d'entre nous n'a tremblé ; mais nos poings, se sont serrés et, pris d'une soudaine révolte, nous faisons violemment éclater notre indignation nous clamons notre mépris à nos juges ; les misérables ont tourné la tête.

Dans deux étroites cellules, celles des condamnés à mort, nous nous étreignons avec force, nos dernières pensées vont vers les nôtres, une feuille de carnet vole de main en main et je lis : "Je vais mourir innocent. Je jure n'avoir jamais commis les crimes reprochés. J'ai fait tout mon devoir, je ne regrette rien. Adieu papa, Adieu maman." Des images tendres dansent devant nos yeux. Valesia prie et Conte me dit : "C'est injuste de mourir quand on a fait tout son devoir." Le ciel dehors et très bleu et très pur. Des pas lourds résonnent brusquement dans le couloir ; un cliquetis de serrures ; les condamnés sont appelés un par un vers le prêtre. Au bout d'une demi-heure d'intolérable attente, un messager apporte un ordre de la cour martiale. Cinq d'entre nous seulement seront exécutés tout à l'heure, je resterai avec trois autres camarades pour la fournée du lendemain, car Alger doit juger l'amiral Derien et nous servirons de contre-partie. Le pasteur m'a raconté l'ultime scène. La distance qui sépare la prison du stand de tir fut couverte à vive allure ; les cinq jeunes hommes marchaient rapidement vers les poteaux, la tête haute, fixant les canons des armes qui les braquaient, n'injuriant pas leurs bourreaux, mais leur disant simplement : "Vous allez tuer des Français innocents." L'adjudant-chef Conte chanta d'une voix ferme La Marseillaise... Une salve brutale, et les corps privés de vie roulèrent sur l'herbe. Les dernières paroles du pasteur avaient résonné à leurs oreilles : "Il y a une justice de Dieu."

On aurait aimé qu'en ces instants dramatiques ces G.M.R., ces gendarmes issus de la même terre que nous, eussent retrouvé une simple lueur de raison, de discernement, de courage, mais leur visage cireux ne reflétait que l'apathie. Aucun Allemand n'était présent, seuls des Français, face à face, des Français du même sang, de la même âme, qu'une ignominieuse campagne de mensonges avait séparés. Le soir même, à la caserne Desaix, devant l'immense colère qui soulevait les prisonniers des Glières, le directeur des forces du maintien de l'ordre faisait renforcer toutes les gardes et disposait des fusils mitrailleurs vers toutes les issues. Mais les serviteurs de Vichy n'entraient plus dans le manège.
Ils écoutèrent, très pâles, les couplets vengeurs de la Marseillaise, que chantèrent toute cette nuit mes camarades.
Ma cellule était haute, peinte en blanc, goudronnée jusqu'à mi-hauteur ; une perpétuelle humidité y régnait. Seule une mince ouverture sur la cour intérieure me laissait entrevoir un peu de ciel et une branche d'arbre. Mais le soleil n'y pénétrait qu'une ou deux heures par jour, je voyais les tâches lumineuses entrer, glisser doucement, remonter la paroi et disparaître jusqu'au lendemain. Je me sentais très seul dans cette grisaille revenue. En ces instants, je ne souffrais plus, j'étais délivré d'un poids énorme, le fait d'avoir pu surmonter cette épreuve, la plus dure, me redonnait confiance en moi.
L'annonce même de la mort proche ne pouvait ébranler cette impression de puissance qui me pénétrait maintenant. Je sentais dans le regard et la voix des gardiens qui m'apportaient la soupe quotidienne une attitude admirative à laquelle j'étais sensible.
Je ne dirais pas que mon sort me semblait "beau et digne d'envie" : j'aurais aimé rejoindre avec mes camarades rescapés les beaux parterres de mousse, d'airelles et de gentiane : mais le récent événement semblait faire partie d'une grande aventure qui bientôt allait s'achever. Comme chaque être, je me refusais d'envisager mon immédiate mort et je croyais ferme en un coup de théâtre brutal qui allait me délivrer.
A force d'y réfléchir sans cesse je m'étais presque accoutumé à la pensée de l'injustice qui me frappait ; bien que tout eût été fait d'une façon odieuse et brutale, je ne pouvais vraiment plus continuer à agiter sans cesse des sentiments de révolte. Les premières réactions de colère s'étaient complètement calmées et je m'efforçais de juger avec calme les chances d'une grâce possible. Mais au bout de quelques journées j'abandonnai cet examen, car il n'apportait que de lourds motifs d'inquiétude. En effet, le verdict du 4 mai était formel : j'étais condamné à mort. Il était donc impossible d'espérer en un revirement ; si un miracle surgissait, c'était pour le moins la déportation en Allemagne et je m'y refusais violemment... Alors j'ai écrit longuement ; j'ai trouvé là un grand soulagement. Puis j'ai essayé de lire, mais tout me paraissait fade. Dans un livre d'histoire, je m'attachais à noter la durée de la vie de tel ou tel personnage par rapport aux actions et à l'œuvre qu'il avait entreprises et envers ceux qui succombaient à mon âge (24 ans) je sentais poindre une ardente sympathie.
A la fouille, tout m'avait été enlevé ; une photographie de mes parents me manquaient surtout ; cette dernière brimade me causait une grande colère... Bien entendu, j'étais au secret le plus absolu : pas de visite, pas de lettres, pas de journaux, mais des nouvelles, un flot de nouvelles que m'apporta toutes les deux heures et que ne cessera pas de m'apporter pendant trois mois et demi le brave gardien Manquat. Au cours de ses brèves visites, je recueille des informations, que je développe ensuite au gré de ma fantaisie, toujours dans le sens le plus optimiste ; il est vrai que tout y concourt : les armées russes déferlent vers la Pologne, mes amis de l'extérieur bloquent les Boches, les traîtres tombent tous les jours.
Je sens qu'irrésistiblement le pays a compris le sens de l'action que nous avons entreprise et que son assoupissement est terminé ; je vois qu'enfin nos morts suscitent d'intrépides disciples, qui, forts de nos expériences, harcèlent les guerriers allemands, ces mêmes guerriers, très jeunes, que j'ai vus aux Glières et dont j'entends les voix dans la rue. Ils chantent très bien, sifflant au refrain, mais qu'ils passent vite. J'ai de la haine contre ces

hommes, beaucoup de haine ; aujourd'hui Loulou, mon brave vieux Loulou, a été fusillé par eux à Saconges. Je n'arrive pas à croire que lui aussi n'est plus qu'un pauvre corps sans vie, lui, après le Grand Maurice, après Dubois, après Phaner.

La journée est dure, je ne dors pas de la nuit. L'appétit m'a complètement quitté et je fume beaucoup trop ; cela me donne une extrême nervosité. La sonnerie de la porte d'entrée de la prison, les pas dans le couloir, les cliquetis de serrures me causent de brusques sursauts d'inquiétude impossibles à contenir. J'ai vu mes trois camarade dans la cour ce matin, pendant dix minutes, nous avons parlé sans arrêt ; un bon rire ponctuant une plaisanterie de l'un de nous a surpris nos moroses gardiens ; j'ai senti que nous étions profondément demeurés nous-mêmes et que rien n'allait pouvoir maintenant altérer notre immense confiance.

A 7 heures ce matin Manquat m'a fait passer un billet. J'ai lu simplement quelques mots : "Débarquement réussi à 6 heures en Normandie, tout va bien." J'ai tremblé de tout mon corps. Que ce jour, dans cette cage étroite, m'a paru magnifique. Une allégresse grisante s'emparait de moi ; les murs s'effaçaient soudainement ; je me voyais d'un seul coup très grand, très fort, envahi de ce bonheur qui me faisait répéter sans cesse : "J'ai vu enfin se lever le jour du débarquement".

Il apparaissait digne d'appartenir à l'irréel, car depuis si longtemps les déceptions amères s'amoncelaient en nous. J'ai pensé aussitôt à cette entreprise de géant, aux dangers qu'elle allait rencontrer, aux forces immenses à laquelle elle allait se heurter ; et puis, après, j'ai songé aussi aux représailles et j'ai revu les murs toujours blancs, toujours lisses, le guichet avec ses petits trous ronds. J'ai entendu les pas dans le couloir. Dans la rue une patrouille boche partait à l'exercice en chantant de la même voix assurée ; mon enthousiasme tomba vite. Je ne comprenais plus, les jours suivants, qu'aucune avance ne se révélât, que Cherbourg pût tenir ; je savais bien que les Alliés avaient de grosses pertes et je redoutais que leur rejet à la mer fût pour nous comme le retour au néant. Les jours passèrent, Philippe Henriot fut exécuté. Je craignis fort à ce moment une répercussion sur notre sort ; il n'en fut rien. Je sentis profondément la fin proche du régime de trahison. Les gardiens semblaient redevenir hommes et ils venaient souvent m'interroger sur le maquis, la Résistance, les conditions de vie, les chefs. Je les endoctrinais ferme, espérant les amener à une solution pratique : la fuite générale organisée. Mes camarades travaillaient également dans ce sens.

A ce moment l'annonce d'un vaste parachutage dans la région nous redonna un mordant nouveau. Le 1er août quand nous vîmes apparaître dans un ciel incomparablement bleu les escadrilles alliées qui allaient déverser leurs armes sur le Plateau des Glières, derrière les barreaux, nous avons pleuré. Les chants qui nous vinrent aux lèvres ne furent même pas arrêtés par la garde allemande qui, stupéfaite, s'était retranchée dans les couloirs de la prison. Nous sommes ivres de joie. Nous savons aussi que la garnison Annecy est dans un vaste maquis et que les groupes armés en ont déjà commencé l'investissement. Mais des hommes tombent encore ; hier Pugin et Dudule ont été fusillés, Dudule qui a chanté toute la nuit et qui est parti enchaîné, plein de courage, vers la mort. Mais il savait, notre camarade Dudule, qu'il laissait une immense armée de vengeurs, une armée d'hommes jeunes, une armée terrible. Il savait que les viaducs sautaient, que les rails étaient coupés, que les camions boches s'immobilisaient, que les blindés américains descendaient vers Rennes.

Brusquement, le 18 août, un arrêt nous désigne tous pour la mort, des camions doivent nous emmener en rase campagne. Aidés par des groupes venus de l'extérieur nous nous évadons à dix heures du soir et, malgré les gardiens français qui essayent de s'opposer à ma fuite, je franchis en chaussettes la porte d'enceinte. La nuit était tiède, au loin crépitait une rafale de mitraillette. La surprise de me trouver libre me fait tressaillir ; je respire à grands coups ; ébloui, je me sens très faible. J'hésite quelques secondes et puis je prends ma course vers mes camarades descendus des montagnes et qui m'attendent.

Après s'être plongés dans ces témoignages de courage et d'héroïsme, les rédacteurs de ce condensé ont conclu ainsi :

Tous ces maquisards qui luttaient pour la libération du sol national et la LIBERTE ont beaucoup souffert, jusqu'au sacrifice suprême, mais ces souffrances et ces sacrifices ne doivent pas avoir été vains.

Il importe que les générations à venir perpétuent ce devoir de mémoire pour que ne se perdent pas ces vertus dont ont fait preuve les maquisards de Savoie et les combattants des Glières.

Mérites de rester gravés dans nos esprits et dans nos cœurs cette devise qui pourrait être inscrite sur le blason du Lieutenant Tom Morel

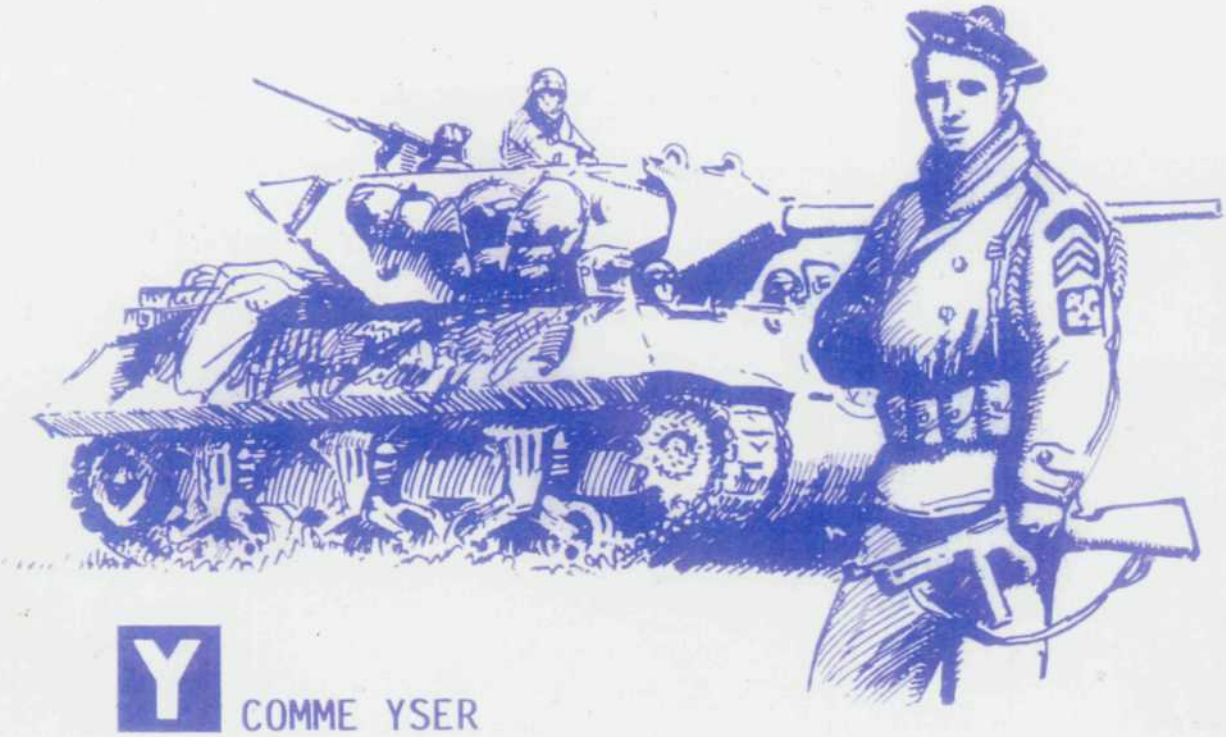
"Qui n'a pas tout donné, n'a rien donné".

Et aussi, la réponse du petit gars d'Annecy au curé qui évoquait les dangers de la bataille

"Monsieur le curé, je suis monté ici pour un idéal ; il vaut bien que je meure pour lui".



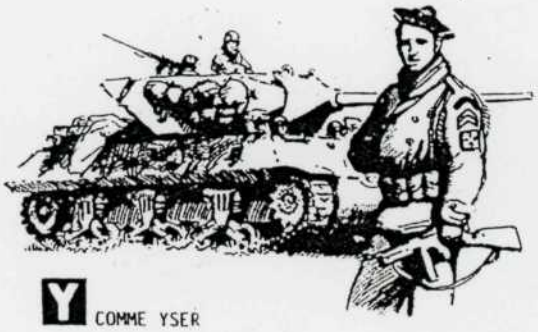
Au cimetière de Morette.



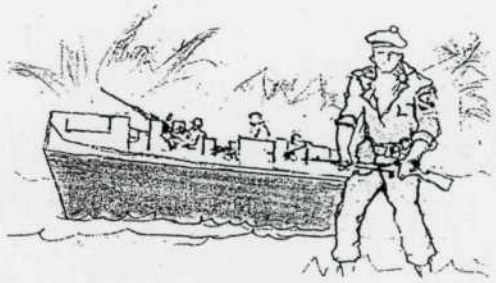
Y COMME YSER

Amicale des Anciens
du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins

26, Allée du chef d'Escadron de Guillebon - 75014 PARIS



CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANÇAIS
D'EXTREME ORIENT



Le 10 septembre 2005

Addendum à Yser n°154

Mea culpa ... Dieu sait que fidèles à Boileau, les rédacteurs d'Yser 154 ont cent fois sur le métier remis leur ouvrage.

Malgré cela, ont disparu de la liste des participants au rassemblement d'Annecy, nos amis

Jean Chouan et Madame,
Jean Morvan et Madame,
Jean-Marie Thomas et Madame et Roger Lusseaux,

qu'ils veuillent bien nous en excuser.

"Mais à quelque chose malheur est bon"

Puisque cette erreur nous permet de rattraper ce qui n'est pas encore un oubli.

Noël est proche, et c'est l'occasion de raviver les souvenirs communs.

Où étiez-vous à Noël 1944 ?

Avec quels camarades avez-vous passé ce Noël de Guerre ?

Racontez-nous ces journées, afin de recréer l'ambiance du Régiment à cette date.

La diffusion dans Yser 155 resserrera nos liens.

Gilbert Douard notre Vice-Président est chargé d'exploiter les témoignages qui lui seront adressés :
4 Square du Puits Anseau, 49000 ANGERS, écrit lisiblement pour en faciliter la dactylographie.

Donc sans tarder, à vos portes-plumes.

Merci chers amis.

Le Président.
G. REBOUL